

HIATUS A L'INCONSCIENT

Témoin de la pensée.

La pensée est, donc l'idée de soi est.

(Des cartes redistribuées)

Quatrième de couverture :

Il n'y a pas « ma pensée ». La pensée peut éventuellement être propriétaire d'un individu, pas l'inverse.

Preuve en est que vous n'aviez pas choisi de croiser cette image-ci, c'est elle qui, immobile, vous a trouvé.

Et si une autre image occupait déjà votre esprit, ou si une nouvelle image l'occupe déjà plutôt que celle-ci, auriez-vous encore l'aplomb étrange de vous croire aux commandes de ce phénomène ?

De le nommer « ma pensée », « mon phénomène » ?

Il n'est pourtant pas à craindre de s'admettre jouet de la pensée, au contraire.

De cette neuve humilité peut naître une perception véritablement libérée du phénomène de la pensée.

Note de l'auteur (tout ici est note de l'auteur.) :
« Ceci est un recueil d'observations et de mises en abîme de celles-ci. Il est un mouvement et rien de ce qu'il contient n'est figé en moi comme je n'invite personne à en figer quelques aspects pour lui-même ! Aucun de ces propos n'est à accompagner de mon allégeance, aucun d'eux n'est à accompagner de mon rejet non-plus. Rien de ce qui est dit ici n'est vrai ou faux, le vrai et le faux ne résident pas dans les choses mais éventuellement dans le regard dépassionné porté sur elles. »

« Si le livre est mauvais, tu ne sauras jamais qui

du livre ou du lecteur est mauvais. :)
À moins que ce livre-ci ne t'encourage à
t'interroger profondément à ce sujet, dans ce cas
là, le livre est bon, à hauteur de ta bonté. »

Kevin Touron

De la pensée, de l'esprit

Il existe deux façons de voir le chapeau que j'ai sur la tête :

La première consiste à me voir dans un miroir. Mais alors, vois-je véritablement le chapeau ou me vois-je porter un chapeau ?

La seconde consiste à prendre le chapeau dans ma main et ainsi avoir tout loisir de l'observer. Au passage, je cesse d'en être couvert, il n'influe plus sur l'image que je renvoie au monde. Il en va de même de la pensée.

Ce propos s'adresse à celles et ceux qui ont pour opinions que l'humanité est monstrueuse, à celles et ceux qui ont pour opinions que l'humanité est merveilleuse, à celles et ceux qui ont pour opinion quelque-chose qui se situe entre ces deux extrêmes.

En somme, ce propos s'adresse à celles et ceux qui ont une opinion, même à celles et ceux qui ont pour opinion qu'ils n'ont pas d'opinion. Je me présente, je m'appelle Kevin, mais cela importe peu. Par ma parole, c'est un sept-milliardième de l'humanité qui vous parle.

Ce qui est vrai dans notre monde, ce sont les faits.

Les faits, c'est ce qu'ici, je nommerais souvent : *ce qui est*. (Je préférerais nommer cela *ce qui est* plutôt que *les faits* parce que la formulation *les faits* suggère volontiers *ce qui arrive* et omet volontiers *ce qui a court*. La formule *Ce Qui Est* entend aussi bien *ce qui arrive* que *ce qui a court*.)

Ce qui est vrai dans notre monde donc, C'est ce qui est.

Observons si vous le voulez bien quels moyens sont actuellement utilisés par la plupart d'entre nous pour nous permettre d'aborder *ce qui est, ce qui est vrai dans notre monde*. Essayons de voir ensemble si ces moyens sont fiables.

En premier lieu, il y a *ce qui est*, le fait.

Pour que ce fait arrive à ma connaissance, je peux être témoin direct de celui-ci, je peux en être informé par la rumeur ou par un moyen de communication *officiel*. Passons outre les différences que je note instinctivement entre ces trois moyens de prendre connaissance d'un fait (tangibilité, crédibilité...), pour observer d'abord ce que ces trois moyens ont en commun.

Ces trois moyens (observation directe, rumeur et information officielle) ont en commun qu'ils ont besoin de moi, l'individu, pour être interprétés.

Sans observateur, la chose observée existe mais n'est pas soumise à interprétation, n'est ce pas !? La chose observée n'a donc pas besoin d'être interprétée pour exister : La chose observée est *ce qui est*. Elle est le fait.

C'est donc dans la façon spécifique qu'a un individu d'interpréter un fait que la chose observée et la réalité du fait deviennent deux éléments distincts.

Si cela est vu, qui de la rumeur, de l'information officielle ou de l'observation directe a le plus de chance de nous fournir une perception réelle du fait ?

(Non sans amusement) Je répondrai à ceci :

Les trois et, aucun des trois.

Et proposerai cet argument :

Si la rumeur me cause de ce fait, la rumeur n'est-elle pas déjà un agglomérat d'opinions qui

arrive jusqu'à moi , recouvrant le fait lui-même !?
Si un bulletin officiel m'informe de ce fait, les images choisies ne sont-elles pas déjà un *point de vue* ? L'angle de vue du média ne domine-t-il pas son intention de reconnaître les faits sans les habiller d'interprétations !?

Et enfin, si je suis témoin direct d'un fait, ne suis-je pas presque immédiatement occupé à en forger une opinion pour tenter de relativiser l'impact qu'a le réel sur ma conception habituelle de la vie et du monde ? Ne suis-je pas enclin à traduire tout évènement selon mes convictions plus qu'à regarder *ce qui est* à l'état brut !?

D'ailleurs, même en tant que témoin direct, ne suis-je pas immédiatement enclin à alimenter mon esprit de rumeurs et d'informations officielles plutôt que de me rendre à une vision encore plus dénuée d'opinions sur *ce qui est* !?

En somme, quand par exemple une bombe éclate et que j'en suis le témoin direct, ne suis-je pas presque immédiatement friand de savoir s'il s'agit d'un acte de tel mouvement vis à vis de tel régime, de telle religion vis à vis de tel état, de telle conviction vis à vis de telle autre !?

Ne suis-je pas presque immédiatement friand des sempiternelles *potins mondiaux* plutôt que je ne laisse descendre en moi *ce qui est*, le fait, le réel : une bombe éclate.

Observer ce qui est sans l'interpréter, cela semble stérile pour l'esprit qui veut *comprendre la racine du mal*. Et pourtant, c'est en laissant descendre en soi le fait que l'on peut véritablement en comprendre la racine ; pas intellectuellement : humainement ! La racine cesse déjà immédiatement de s'appeler en soi *la racine du mal* puisqu'il s'agissait déjà là d'une opinion. Mais s'il est si commun de *vouloir comprendre la racine du mal*, peut-être avons-nous pris

davantage l'habitude de traiter la vie avec notre intellect plus qu'avec notre humanité !? La part belle est faite aux idées des hommes, il suffit de regarder partout pour le voir, la maigre part est faite à l'homme lui-même, il suffit de regarder partout pour le voir. Bref...

En fait, si j'ose laisser descendre en moi ce qui est, (conservons l'exemple du témoin direct de la bombe qui éclate), si j'ose m'en tenir assez longtemps dans mon esprit à observer la pensée : *une bombe éclate*, je me rends capable de reconnaître que ce n'est pas là un acte de telle conviction contre telle autre, de telle religion vers tel état, etc. J'ose reconnaître qu'il s'agit simplement là de violence. Et plus précisément, de la violence de l'homme envers lui-même (Cela semble tellement niais et évident à la part d'un « moi » qui se nourrit d'images intellectuelles complexes que je me détourne de cette descente en soi, de cette observation simplifiée pour retourner m'attabler avec celles et ceux qui sont *sérieux, intelligents* et qui *savent que c'est beaucoup plus compliqué que cela* et sont prêts à m'en faire la triste et peu intelligente démonstration. Démonstration qui s'en tient à dire que « nous, nous sommes sérieux, intelligents et documentés et nous pouvons vous affirmer que c'est bien plus compliqué que cela, bla, bla, bla... »

Non, revenons à notre fait : une bombe éclate. Je suis témoin direct. Je vois que l'homme tue l'homme. La pensée « *comment cela pourrait-il s'arrêter un jour* » me traverse. D'autres pensées me traversent telles que « *je suis moi-même un homme et, n'étant pas étranger à l'absurdité de notre monde, j'observe que j'occupe volontiers ma vie à grossir les rangs de tel ou tel mouvement d'opinions politiques, religieuses, sociologiques,*

métaphysiques.. ». et , j'observe encore en toute honnêteté que, prêtant mon temps, mon attention, bref, mon énergie à mon sempiternel fatras d'opinions, je participe à hauteur de mon temps et de mon énergie à l'avènement du prochain jet de bombe.

(Cela est-il vu en soi ? S'il est douloureux de le voir, il est possible que je n'ai pas pris assez de pincette à l'écrire :)

Alors que faire ? Que faire si nos repères habituels n'ont pas pour avenir la paix que sept milliards de cœurs réclament ?

Je pose la question comme je me propose d'y répondre, je me propose d'y répondre parce que *NOUS sommes la réponse à cette question.*

Ce « *NOUS sommes la réponse à cette question* » est une observation générale, et grand nombre d'hommes et de femmes s'en remettent encore volontiers à ce genre d'idée générale. Plus exactement, *NOUS* sommes alors d'accord avec cette idée générale et retournons chacun à notre petit fatras d'opinions en *NOUS* disant que *les autres* sont avertis et qu'*ILS* vont faire quelque-chose. Alors je recommence :

JE SUIS la réponse à cette question. (Je n'invite personne à penser par là que, moi qui vous parle, *JE SUIS* la réponse à cette question, ce qui serait encore une marque profonde d'irresponsabilité quant au sort de notre monde.) Que chacun entende en soi-même : *JE SUIS la réponse à cette question.* (bien-sur j'entends cela en moi-même également...)

Si je n'entends pas en moi-même que *JE SUIS* la réponse à cette question et que je suis occupé à mon petit fatras d'opinions compulsives, ça n'est pas un problème :

Si j'admets être occupé à mon petit fatras d'opinions compulsives, le petit fatras en

question recule !

Quelle était la question, déjà !?

Là n'est pas l'important. La question change tout le temps, nous le savons bien !

Quelque-soit la question, la réponse est *d'être celui qui voit ce qui est.*

La réponse est de ne pas alimenter de *mes opinions* un monde régit PAR *mes opinions*.

La réponse véritable est donnée à celui qui se tient en amont du fatras d'opinions que défendent les institutions idéologiques, (politiques, religieuses, médiatiques...) et par dessus tout, la réponse est donnée à celui qui observe que ces institutions n'ont jamais que l'importance que *mes opinions* leur donnent.

La réponse est donnée à celui qui observe la question, sans mettre en route le fatras d'opinions qui tenterait vainement d'y répondre.

À celui qui observe ce qui traverse son esprit sans chercher à savoir s'il s'agit d'une pensée, d'une opinion, d'un jugement, d'une idée, si cette pensée est bien ou mal, utile ou inutile, intéressante ou pas ; à celui-là, la réponse est donnée.

À celui qui observe la chose qui le traverse sans s'embarquer volontiers comme passager de ce qui le traverse, à celui-là la réponse est donnée.

La disponibilité totale face à la pensée qui me traverse fait découvrir l'intelligence.

Et l'intelligence ; qui est sensibilité, qui est amour , tout ces mots ne sont que des mots ; ne frappe jamais qu'à la porte de celui qui ne cherche pas à la dominer dans le but de renforcer de quelconques points de vues.

Albert Einstein disait ceci :

On ne résout pas les problèmes avec les modes de pensées qui les ont engendrés.

En somme, il est dit que nous nous sommes

toujours atablés avec nos opinions au point où celles-ci ont pris plus d'importance que la vie elle-même et, si nous n'imaginons toujours pas que cette attitude ait pu ; et puisse encore ; être la cause des problèmes rencontrés de part le monde, peut-être pouvons-nous au moins observer que cette attitude n'est PEUT-ETRE pas étrangère à cet état de faits.

Jésus disait :

Le royaume de Dieu est en amont de l'esprit.

(excusez le style un peu archaïque de ce jeune garçon qui vécut il y a 2000 ans...) Cela veut dire que la paix est en amont des jeux de l'esprit : opinions, identifications de soi et d'autrui selon ces opinions, créations de dogmes et de régimes en fonction des opinions...

Si ton opinion te dicte que LE MONDE N'EST PAS TEL QUE CES HOMMES LE VOIENT, QU'IL NE PEUT PAS ETRE TEL QUE CES HOMMES LE VOIENT ! Que eux, ça n'est pas pareil, qu'ils sont des hommes d'exception, etc.

Entend juste ceci :

Ces hommes, eux aussi, ont rencontré en eux-mêmes les mêmes opinions que toi, les mêmes doutes que toi. La seule différence qu'il y a encore entre toi et ces hommes réside dans le trop plein d'attention portée à tes doutes et donc, dans le trop peu d'attention portée à ta vaillance dans cet instant.

Observe cela.

Observe TOUT avec la même vaillance qui te permit d'observer cela.

Et surtout, peu importent les mots, peu importe la vaillance ou les doutes : il te suffit de regarder ce qui te traverse en cet instant, quoi que ce soit. Et de regarder ce qui te traverse à présent, quoi que ce soit.

Jiddu Krishnamurti disait : *La liberté est un pays*

sans chemin. Métaphore ; (tout usage du verbe est une métaphore de *ce qui est vraiment*.) qui laisse entendre que les chemins, les sillons que les esprits passés ont déjà tracés sur notre monde et que nous renforçons de nos esprits présents ; ces chemins ne mènent pas en bonheur, en paix, en liberté. Aucun des chemins tracés par l'esprit ne mène en liberté.

La liberté ; le bonheur ; la paix sont immédiatement disponibles à celui qui regarde sans passion ce que son esprit lui dicte comme barrage à cette liberté !

Il n'y a pas de chemin vers la liberté, la liberté EST si j'observe ce que mon esprit prétend plus important qu'elle dans cet instant.

En vivant, en percevant les choses de la sorte, je guéris le monde d'un pourcentage non-négligeable des conflits qui y règnent : un sept-milliardième !

Et par mon existence, j'inspire mon prochain à en faire de même, ce qui est immense.

Une pensée a fait son nid dans ton cœur. Quand tu le comprends et que ton attention se porte sur ce nid, ce nid est déjà vide.

Une pensée fait alors une nuée d'oiseaux au ciel, quand tu le comprends, ton attention se porte sur le ciel. Mais le ciel est déjà vide.

Une pensée ne sait jamais nicher qu'hier.

L'accomplissement de la pensée n'est pas dans sa continuation, trois mille ans de post-Socratisme sans l'ombre d'une guerre eut démontré le contraire.

Par la continuation laborieuse d'une pensée, on obtient bien un semblant de cohérence mais

nullement de paix : objectif sous-jacent à l'usage intempestif de la pensée. (à moins que je ne me trompe.)

La cohérence intellectuelle n'atteint donc pas la paix, notre siècle comme ceux qui le précèdent en témoignent, et s'il est autant de conflits que d'ouvrages naissant de ce mode de fonctionnement de l'esprit, c'est qu'il régît la quasi-totalité des œuvres et la totalité des conflits.

La pensée « traditionnelle » ne cherche qu'une façon inédite d'être pareille à elle même, c'est comme cela qu'elle survit, en mutant sans cesse en une version plus élaborée d'elle-même, mais n'offre jamais la paix qu'elle promet, elle ne sait que laisser espérer que surgira d'elle quelque-chose de beau, de juste, de fédérateur.

Pour que se forge une nouvelle civilisation, il y aurait une autre option d'esprit (qui n'est à attendre de personne d'autre que de soi-même, qui n'est à attendre d'aucun autre instant que celui-ci) : voir la pensée, voir le penseur.

Quand la pensée n'est pas poursuivie, qu'elle est simplement observée, elle se détend, elle plane dans le paysage plus qu'elle ne s'empare de soi. Elle va alors, nous le voyons, planer au dessus du voisin qui, lui aussi, peut prendre conscience que nous ne sommes pas nos pensées et ainsi, à son tour, ne pas se faire le champion de la pensée qui le traverse.

Observons toujours cette pensée-ci ,celle-ci qui nous traverse immédiatement, sans en chercher un usage, une réponse, une opinion ou une objection. Que puis-je faire alors de cette pensée, si ce n'est la voir comme on voit un panneau publicitaire de la façon la plus consciente qu'il y a de voir un panneau publicitaire !? Imaginons que celui-ci vante les vertus de telle marque de

machine à laver qui lave en profondeur. Je vois cette publicité, je ne me prends pas pour *une part de moi* qui devrait interagir avec elle, et je suis libre de ne pas souhaiter acquérir de machine à laver, je suis libre de ne pas me vouloir mieux vêtu, je suis libre de ne pas juger celui que je croise comme étant mal vêtu, je suis libre de ne pas envisager de devenir publicitaire, je suis libre de ne pas être en colère de se déploiement de propagande. Bref, je suis libre si je ne m'empare pas d'une des pensées liés à la publicité que je rencontre, je suis libre de ne pas m'emparer d'une pensée à propos de quoi que ce soit ; je suis libre.

Je croise alors les pensées et sais reconnaître celles qui ont un usage de celles qui ne savent qu'user de l'homme. Les pensées utiles (celles qui sont liées à l'action immédiate) ne peuvent être perverties pas le labeur mental, elles n'offrent pas de continuation, elles sont unies à l'action, à la vie, à l'instant.

Voir la pensée, c'est véritablement comprendre ce que l'on rencontre. Pensez-vous mieux connaître les Cambodgiens en vous rendant au Cambodge ? Non.

Vous connaissez davantage les Cambodgiens en rencontrant en vous même ce qui n'est pas spécifique aux Cambodgiens mais communs à tout les hommes : ce que nous sommes par delà nos identifications spécifiques à telle ou telle pensée.

Être celui qui voit la pensée, c'est être la rencontre que le voyage laisse espérer, c'est être la paix que les pacifistes réclament, l'abondance que le capitalisme promet, l'intelligence que l'érudition parodie, le changement que la politique simule, etc.

Voir la pensée, c'est être *l'essence qui voit*

l'essence et non-plus ce « démocratique » mélange de carburants mental sombrant comme presque innocemment dans les nausées de la peur, de l'espérance, du profit et en fin de cycle, toujours dans une forme de violence. Ayant conscience d'employer ici l'ancien mode pour démontrer la viabilité du nouveau, je vois un gamin qui, expliquant à d'autres gamins qu'il ne faut pas manger tout les chocolats, lève un doigt professoral... garni de chocolat ! Je souris, j'ai une soudaine envie de poser le stylo ainsi que la pensée qui l'accompagne et semer quelques graines de courgettes en chantant des gros mots.

C'est dans nos pensées que naissent des phénomènes tels que la jalousie, la possessivité, la paranoïa...
C'est dans nos actes que s'expriment ces phénomènes.
Nos actes sont alors des élans de contrôle, de crime, de mensonge, de pression, de répression, de soumission...
Et c'est sur notre monde que se répercutent ces actes.
La solution profonde à cela est à chacun accessible.
Nous pouvons nous alléger et alléger le monde de ces phénomènes en commençant par le début :
observer en toute simplicité que c'est en effet de la pensée que naissent ces phénomènes.
Quand ceci est admis comme évidence, naît l'instinct d'observer chaque pensée qui nous traverse plus volontiers que ne vient le

réflexe de se mettre compulsivement à son service.

En disciplinant cette attention (comme l'homme est capable de le faire quand quelque-chose lui apparaît important) l'instinct premier d'observer ce qui nous traverse devient une sorte d'habitude, un réflexe nouveau.

La réalité reconnue durant l'observation successive de toutes ces pensées devient alors notre « standard » de vie.

Cette observation dépassionnée de la réalité est facteur de paix, est cette paix que tout le monde sans exception espère (même l'acte le plus violent que l'homme commet est motivé par une pensée comportant un désir de paix, c'est une chose que révèle l'observation dépassionnée de tout ce qui se fait chez l'espèce humaine.) Cette paix est le leitmotiv de l'humanité et cette paix peut cesser d'être désespérément espérée ; si j'observe ce qui me traverse : cette paix est actée.

Son avènement ne dépend que de l'attention que je prête effectivement à observer ce qui me traverse en cet instant. Si ce qui est exprimé ici me semble arbitraire (ou quoi que ce soit d'autre), j'observe que c'est effectivement le penseur en moi qui, compulsivement s'empare de ce qui est rencontré pour le penser arbitraire (ou quoi que ce soit d'autre).

Si cela est vu, tout m'autorise à observer sous cet angle la nouvelle pensée qui me traverse déjà.

L'observation dépassionnée ne peut être le nouveau cheval de bataille de l'esprit en quête de paix. Car c'est simplement de la

reconnaissance qu'il s'agirait bien là d'un nouveau cheval de bataille de l'esprit que la paix est effectivement actée.

« Bienheureux les simples en esprit ». « BEATI PAUPERES SPIRITU »

Qu'est ce que cela veut vraiment dire ?

Ce trait de lucidité est communément compris comme évoquant les limites intellectuelles de certains. Il n'en est rien.

L'intelligence évolue en même temps que le sentiment d'humanité. Et le sentiment d'humanité jaillit du fait de cesser de se prendre et de prendre autrui pour ses pensées et de reconnaître, en amont, que rien de ce qui est humain ne nous est étranger.

Cela dit, le cerveau contient plus ou moins de capacité d'arborescence mais ce n'est pas cela qui fixera le « taux d'humanité » de l'homme.

Un esprit moyen se moquera d'un petit esprit et tentera de le soumettre quand, un petit esprit tentera de justifier son existence intellectuelle en moquant d'autres esprits. Un *grand esprit* n'est pas en reste dans ce jeu de moquerie, de mépris. Pourtant, une capacité intellectuelle est disponible à toutes formes et tailles de cerveaux : reconnaître que c'est bien une pensée qui me traverse. Alors, il n'est déjà plus question de moquer ou de soumettre qui ou quoi que ce soit. Le constat devient clair que l'homme est soumis à ses pensées et ce constat est déjà en soi assez risible.

L'intelligence poussée au plus profond, serait donc synonyme d'humanité. Il n'est alors question que de se comprendre soi-même et autrui par la même occasion. L'individu cesse alors d'être principalement pensant. Sachant que

même la plus subtile arborescence de l'esprit n'offrira jamais qu'un système plus ou moins bancal.

Il a bien peu d'esprit celui qui use de son esprit pour asseoir un pouvoir quelconque.

L'humilité, l'abnégation, la disponibilité, le silence en soi, le silence de l'esprit, sont les véritables clefs de la connaissance. Dont la tendresse huile les rouages.

« Bienheureux les simples en esprit », bien loin d'être un jugement, est une invitation à se dépouiller de l'esprit pour rencontrer l'essence même de la vie.

L'esprit est au service de la création.

Se mettre au service de l'esprit, c'est là l'anté-
création.

Soyons témoin de la pensée, pas le marié !

Dans la formule *Je pense donc je suis*, être est cerné par la pensée et par *Je*.

Être est cerné ! Au moins Descartes démontre-t-il quel monde nous avons choisi de cautionner.

« Être » reste à libérer du penseur qui se fait appeler *Je* et de la pensée qui se voudrait son fruit.

S'il est impossible de ne pas penser à quelque-
chose, il reste encore possible de penser à autre
chose. (Lewis Carroll)

J'ajouterais qu'il reste possible
de voir la pensée.

Je n'écris pas au rythme de la pensée, la pensée est déjà loin quand le stylo fait ce qu'il peut pour la suivre.

Du-moins, quand je cesse d'écrire, suis-je libre de cesser de me faire l'interprète de la pensée.

Et flâner, et sourire, et dormir, et m'éveiller.

Sans mémoires.

Tout ce qui a été écrit ne fait que témoigner du monde de la pensée. À moins de se souvenir qu'il ne dépend que de soi, ici et maintenant, qu'il en soit autrement.

Souvent encore, hommes et femmes s'adressent à la vitalité comme on s'adresse à une statue, hors de soi.

Chercher à soumettre une pensée et les situations qui en résultent, cela est impossible et donc, ne vous apportera pas ce que vous espérez de sérénité, réconfort, sécurité, soulagement, succès, confiance, bien-être, fraternité... peu importe le nom que vous donnez à votre effort. On ne choisit pas la pensée qui nous traverse, on ne peut pas stabiliser la pensée pour en faire ce que l'on veut, on ne peut donc pas stabiliser notre existence en tentant de soumettre les pensées par des actes choisis, des paroles choisies, des relations choisies...

Actes, paroles et choix peuvent prendre leur source à la source, et la pensée n'est pas la source.

Les pensées sont comme les nuages, il est impossible de les dompter, de les soumettre.

Aussi, il est possible de ne pas se soumettre à la pensée.

Pour se faire, pour cesser d'être soumis à la pensée,

STOP!!!

Regarde ta pensée à cet instant, soit en témoin ! Il s'agit peut-être de « Pourquoi dit-il stop tout d'un coup ? » ou, « pour qui se prend-t-il celui-là ! » ou peut-être étais-tu occupé par autre chose que de lire attentivement. (Ce qui démontre ce qui est dit plus haut, à savoir que l'on ne choisit pas la pensée, elle nous entraîne.)

Quelle que soit cette pensée qui te traverse, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises pensées, il n'y a que des pensées ; il n'y a que deux options vis à vis de celle-ci : en être le témoin ou la laisser t'entraîner dans son tourbillon infernal.

STOP!!! Regarde cette pensée !

Regarde-la sans en changer un mot, sans en changer l'interprétation la seconde suivante.

Regarde-la et tu rencontres enfin l'observateur que tu es.

Peut-être te dis-tu : « Je sais cela, je ne suis pas le pantin des pensées, je suis l'observateur, je vois très bien de quoi il parle ! ».

Dans ce cas, es-tu l'observateur de celui qui se dit *je vois très bien de quoi il parle*, ou es-tu le pantin de cette pensée là !?

Quand tu penses quelque-chose à propos de ce que je dis, pour le comprendre peut-être, ou éventuellement le rejoindre, ne fais-tu pas que penser !? Et oublier d'observer, de voir et d'être celui qui voit !?

STOP!!!

Vois.

Si tu me penses tordu, regarde cette pensée.

Si tu me crois sensé, regarde cette pensée.

Si tu observes que tu sais cela, observe celui qui

observe savoir cela.

Si ton esprit dit « Oui, mais moi... » c'est que tu t'opposes déjà à la pensée croisée en toi.

S'opposer à une pensée ou l'adopter, cela ne fait aucune différence, tu n'es pas alors *celui qui voit*.

Regarde la pensée. Ne cherche pas à être quelqu'un d'autre, tu ES en amont de la pensée, c'est ce qu'il reste à découvrir.

Si tu penses que tu observes assez bien ta pensée contrairement à d'autres, regarde cette pensée.

Si tu as connu cet état d'intelligence et que tu penses l'avoir perdu, observe la pensée qui réclame le retour de cette intelligence et tu riras !

Ou que tu en sois d'une pensée, contente-toi de la voir et, chacun de vous, toi et la pensée, serez alors vivants et indépendants. Les nuages pourront alors passer, tu ne te prendras plus pour eux, pour celui qui les a convoqué, pour celui qui doit les chasser, les tolérer...

Voir, voir, voir, voir, c'est la seule chose qui soit, tout autre phénomène *espère être*.

Aussi, il ne sert à rien à *celui qui voit* de rejoindre une attitude, une pratique, un groupe, une psychologie, une religion, une philosophie ou quoi que ce soit. Celui qui voit, se voit rejoindre un mouvement de pensée ou un autre et, se voyant agir, est déjà bien plus accompli que le mouvement de pensée qu'il souhaitait rejoindre n'aurait permis de l'espérer .

Aussi, *Celui qui voit* ne s'occupe pas de penser que d'autres que lui-même devraient être *celui qui voit*.

STOP!! vois !

« Je sais cela ! » dit l'esprit.

Mais STOP !!! Vois ce « Je sais cela ! » et entre en attention pour un instant.

Si la suite logique du raisonnement peut se voir maladroitement interrompu par une pensée sauvage, et que tu oses en être l'intime témoin ; n'est ce pas là le plus lucide témoignage de ce qu'est la pensée, est-t-il encore besoin d'un traité philosophique tentant d'offrir un point de rencontre entre logique, raisonnement et pensée ?

Par *celui qui voit*, cela est fait.

« Tout ce qui est réel a d'abord été imaginé » disait André Breton.

Observe autour de toi, les constructions, le moindre objet, les systèmes, les organisations, les temples, les crimes... tout a sa source dans l'esprit.

L'objection que cela peut rencontrer est : « Ce n'est que partiellement vrai, ce n'est pas l'esprit qui inventa les arbres, les oiseaux, les rivières. » Et l'objection à cette objection est : C'est encore l'esprit qui impose son interprétation particulière à ce qu'il observe, et l'arbre a, hors de sa réalité intrinsèque, autant de *réalités* qu'il y a d'esprits penchés sur lui. Il est alors différent à l'esprit de qui n'avait qu'un arbre pour espoir dans une cité grise, à l'esprit de qui trouvait le repos près de lui, à l'esprit de qui a vu un ami mourir par sa chute, à l'esprit de qui n'a pas d'histoire lié directement à l'arbre et le voit donc comme toile de fond d'autres sujets de son esprit.

« *Tout ce qui est réel a d'abord été imaginé* » propose simplement qu'il n'est nul besoin de se pencher sur les faits, sur les objets – qui sont conséquences de l'esprit – mais sur la nature même de nos pensées, lesquels fabriquent leurs propres idées de l'objet.

Il n'est nul besoin de juger une pensée bonne ou mauvaise. Même la colère et la lâcheté peuvent parfaitement trouver leur place dans nos œuvres artistiques. Plutôt que d'agir sur un environnement humain et émotionnel qui n'est jamais que réalisation de l'esprit, rendons nos plus dures pensées belles et inoffensives par nos créations. Que nos pensées de colère ne soient vivantes qu'au travers de l'œuvre. Et si l'œuvre est médiocre et que cela te met en colère, peint cette colère dans une nouvelle œuvre.

S'il y a un enfer sur terre, celui-ci est venu de l'esprit.

Si cela est admis, j'ajouterais qu'il y a aussi un paradis immédiatement accessible grâce à un rapport nouveau avec le monde de l'esprit.

Voir le penseur, oser détourner l'attention portée à la pensée.

L'homme est occupé à poursuivre un mouton, il ne voit donc jamais que le cul d'un mouton. Et quand enfin, épuisé, il arrive à attraper le mouton, l'homme dit : c'est mon mouton. Ce n'est alors que le mouton épuisé d'un homme épuisé. Et le mouton se fout bien que l'homme imagine le posséder. C'est plutôt l'homme qui est possédé par son habitude de courir après les moutons. Pourtant, quand on cesse de poursuivre un mouton sans chercher à en poursuivre un autre, on voit tout les moutons, on les voit vraiment. Il ne vient alors plus à l'idée de courir après l'un d'eux dans l'espoir de conclure un jour : c'est le mouton de moi.

Maintenant, relis ceci en remplaçant « un mouton » par « une pensée ».
C'est rigolo, et pas que.

De l'idée de soi, de ce que nous sommes

Il y a deux sortes d'individus : Moi est les autres. Les autres ayant l'étrange habitude de se nommer *Moi* quand ils sont seuls face à eux-mêmes, en définitive, il n'y a qu'une sorte d'individu : *Moi*.

Pour sept milliards de personnes, je suis *l'autre*. Il n'y a que moi pour penser que *je suis moi* et pourtant, j'insiste !

Chacun s'appelle *Moi*.
Pour chacun, je suis *l'Autre*.
Est-t-il envisageable que *ce que je suis* soit d'une autre nature que cette affaire de *Moi* ou de *Autre* !?
Oui, car *Moi* et *Autre* sont des vues de l'esprit et *ce que je suis* existe en amont des vues de l'esprit.

Je me moque de moi. J'ai le prestige ; que dis-je, la joie ; de n'avoir rien trouvé de plus risible que *moi*. Quand le cadre moque le technicien, le technicien moque l'ouvrier, l'ouvrier moque le manœuvre, le manœuvre moque le chômeur... Même changeant de palier, ils restent des étrangers. Sitôt dupés par leur fraîche identité. *Moi*, je me moque de moi. En dessous de chez moi vit un amour sensible. Quand ici, c'est

l'amour maladroit et translucide. Et encore au-dessus, il n'y a plus que le ciel ; qui est amour encore.

Moi est une bien étrange idée !

C'est à l'inconfort qu'elle engendre qu'on reconnaît qu'une idée de soi n'est pas soi. Pour cela, encore faut-il reconnaître l'inconfort autrement que par notre habitude de lutter contre quelque-chose.

L'ami existe, il est de chair et de sang.
L'étranger n'existe pas, il n'existe pas ailleurs que dans mon esprit. Preuve en est que je ne peux que PENSER à l'étranger alors que sitôt que je le rencontre vraiment, qu'il n'est plus uniquement dans ma pensée mais de chair et de sang, il cesse d'être un étranger.
Si l'étranger existe pour moi, c'est que mon existence est régie par mon esprit.

Un chêne rêve-t-il d'être un cure-dent plus tard ?

À celui qui me dit intelligent, je réponds qu'il ne s'agit pas d'intelligence mais de sensibilité. À celui qui me dit sensible, je réponds qu'il ne s'agit pas de sensibilité mais d'intelligence. Conscient qu'intelligence et sensibilité sont synonymes, qu'ils ne sont différents qu'au stade où le vocabulaire tente vainement de réunifier ce qui ne cesse d'être unifié en amont du vocabulaire. Jamais je ne donne mon aval à celui qui est

occupé à qualifier et requalifier autrui en fonction de soi-même plus que de s'observer soi-même.

Dans la situation précise d'un homme tentant d'en qualifier un autre d'intelligent ou de sensible, s'observer soi-même consiste à regarder avec amusement le personnage *MOI* qui attribuerait volontiers des idées d'intelligence ou de sensibilité à un autre personnage.

À vous, qui vivez l'heure *terrible* où tout les dogmes et les pensées arbitraires des hommes ne vous sont plus qu'immédiatement illusoires, à vous qui pouvez parfois vous sentir plus tristes, plus affligés, plus mort que ne le sont les illusions que vous avez déjà su reconnaître ; cette souffrance que vous croyez porter vous invite, si vous le souhaitez, à débusquer l'illusion suprême :

celle du porteur, celle de ce Je qui souffre, qui fabrique la souffrance qu'il nomme Je.

Je n'existe pas hors de la souffrance mais *Je* ne le vois pas, trop occupé à m'inventer moi-même.

L'idée de « qui je suis », de mon bon droit, de mes espoirs, de mon histoire et de ma souffrance ne sont qu'un semblant d'existence. Une paix profonde et véritable est pourtant disponible à qui veut bien payer le prix dérisoire de *Je*.

« Abandonnez toutes idées sur vous-même. »

Au point d'abandonner aussi ce personnage en soi qui voudrait abandonner toutes idées sur lui-même...

Quand je pense que je suis un homme triste, cela me rend triste encore. Quand je me sens un homme heureux, la tristesse n'est alors qu'en

suspens.

Mes seuls instants de bonheur véritable sont au-delà de la pensée et de la sensation, Quand rien n'a plus de nom. Ces instants sont aussi rares que l'emportent l'attrait de certaines pensées et de certaines sensations. Ces instants aussi fréquents que l'instant présent me propose chaque instant d'être témoin de ce qui me traverse.

J'ai le souvenir d'avoir tenté de devenir ce que mes conditionnements et ceux de mon environnement m'invitaient à devenir. Jusqu'à offrir ma constance et ma discipline à oser voir ce qui me traverse d'instant en instant.

La maréchaussée de l'esprit et ses sempiternelles contrôles d'identité...

Oui, mais voilà, volontairement, je n'ai plus mes papiers !

Et celle-ci peut bien vouloir me faire prisonnier et m'embarquer de force à bord de son panier à *salades*, car n'épousant pas même l'identité toute neuve du prisonnier, ma liberté perdure. Ainsi perdure la liberté.

Je suis tout et plus rien n'est moi.

L'avènement de l'être n'est empêché que par l'identification aux pensées.

Les pensées existent et sont inoffensives, elles ne cessent d'être inoffensives qu'en rencontrant nos interprétations suivis des actes fondés sur nos interprétations. Face à la pensée (qui est neutre jusqu'alors) ce qui pousse à

l'interprétation est le réflexe d'identification. C'est ce phénomène qui nous invite à incarner l'un des rôles croisé dans nos pensées et à affubler notre prochain d'un des rôles qui gravite autour de cette idée de soi-même ; purement arbitraire.

Il y a et il y eut des milliers de façons d'exprimer que le royaume de l'humanité a toute sa vitalité en amont de ce phénomène. C'est en amont des identifications, même celles tant chéries de théologien ou d'historien, que les pensées, n'ayant pas d'humain à se mettre sous la dent, reste ce qu'elles sont : un accessoire, un outil, destiné à être utilisé et posé, emprunté sciemment et abandonné.

Nul objectif ne justifie l'identification aux pensées puisque, si un l'objectif était louable, ce serait justement celui de ne plus identifier ce qui est perçu en fonctions de la pensée !

Si je ne suis pas plus allemand que français au regard des pensées, plus de conflit possible entre allemand et français. Si je ne suis plus le fort et toi le faible au regard des pensées, plus d'usage forcené de soi et d'autrui ! Et cela n'empêche personne de naître plus ou moins à l'est ou à l'ouest, cela n'empêche personne d'être intrinsèquement plus fort ou plus faible. Accueillons tout comme étant ce que nous sommes. S'il y a conflit entre ce que nous sommes et ce que nous rencontrons hors de l'idée de ce que nous sommes, c'est que nous entretenons une idée de soi limitée et donc vectrice de conflits.

Ce que nous sommes ne peut entrer en conflit avec quoi que ce soit.

Comment « tout » pourrait-il bien entrer en conflit avec quoi que ce soit ?

Tu es le *je* que *je* projette sur un dénommé *tu*.
Tu es un *je*.
Tu est une construction de *je*.
Je est une construction de l'esprit.

Toutes les interrogations que l'esprit nous propose et qu'alimente l'espoir d'y répondre ; tel que Suis-je bon, comment puis-je faire ceci ou cela, quel sera mon avenir ? ; toutes ces interrogations deviennent caduques par cet autre mouvement de l'esprit :

Qui est ce *je* qui s'interroge ?

En découle l'évidence que le mental invente aussi bien le sujet d'interrogation que l'individu qui tenterait d'y répondre. En découle l'inanité de l'espoir que le mental offre un jour la paix qu'il fait mine de chercher.

Je est néant et potentiellement infini.

Je suis venu accomplir quelque-chose de magnifique.

Tu es venu accomplir quelque-chose de magnifique. Nous sommes tous venus accomplir quelque-chose de magnifique, autant que nous sommes, sans exception.

Et ce *accomplir quelque-chose de magnifique*, c'est la rencontre avec soi.

Ce que nous sommes véritablement se trouve entre les lignes de nos peurs, de nos désirs, de nos intentions, de nos actes...

Ce que je suis est innommable et innommable est

ce que je suis.

Du temps, de l'espace

Parfois, nous avons véritablement affaire au temps horloge. Quand par exemple nous tombons d'une falaise, il ne reste alors réellement que quelques secondes à notre vol. Mais c'est le temps inventé par l'esprit qui s'est emparé de nos vies à coups de : *nous devons y arriver avant que, il nous faut être à l'heure à, que vont-ils penser si nous terminons plus tard que...* De même, nous sommes parfois véritablement exposés au danger. Par exemple, quand il ne nous reste plus que quelques secondes avant de toucher le sol suite à une chute du haut d'une falaise. Mais c'est la peur, bien plus que le danger qui occupe notre temps terrestre. Pour que règne encore le temps et le danger psychologique, les aprioris hérités de l'éducation, l'attention prêtée à la rumeur, nos habitudes, tout nous semble préférable à l'ennui que nous supposons dans le fait *de voir les choses telles qu'elles sont*. Nos vies sont ainsi faites de *je dois réussir cela sinon, il faut que j'arrive à éloigner ceci, que vont-ils me faire si je me comporte comme cela...* et nos vies flirtent avec l'enfer. De même, observons que nous sommes parfois soumis à la douleur (suite à une chute du haut d'une falaise, par exemple) mais c'est la souffrance, qui est la version psychologique de la douleur qui occupe notre temps terrestre. Nous pourrions ainsi remonter les fils de toutes nos fabrications mentales, mais il incombe à chacun de nous de le faire quand il les surprend.

En fait, il n'y a pas de problème, pas de problème véritable ; c'est l'esprit auquel l'homme s'identifie qui lui fait croire, dire et défendre qu'il y en a un. C'est à chacun de le découvrir et d'oser remonter patiemment le fil des conditionnements qu'il a appris à nommer moi, ma personnalité, ma vie, mon monde, mon histoire... Autant de joyeuses foutaises !

Se projeter est la forme populaire de désertion du présent. Et ceci est (presque) partout encouragé sans (presque) aucune remise en cause.

Le plus clairement ridicule est d'entendre un homme parler d'un « vieux projet » : cela cause littéralement de l'ancienneté du futur !
Ne serions-nous pas un peu fou ?

L'avenir est un concept obsolète, passéiste.

À l'heure où l'homme se rend compte qu'il n'a jamais vécu qu'en quête de l'instant suivant, il cesse de croire en l'avenir.

Il cesse alors de s'appuyer sur hier pour fabriquer demain.

Une lucarne lui est alors offerte qu'il ne connaissait pas et qui s'avère pourtant être la seule réalité, la seule vie : maintenant.

Pourquoi attendre, zatis ze couéchtionne !

Si je n'ai pas TENDREMENT conscience de la part de soi qui pratique la projection, je ne suis pas présent ; je veux être l'avenir et je suis un souvenir. Un souvenir même pas tendre...

Des lendemains qui chantent, j'en ai commandé hier mais il ne sont pas arrivés aujourd'hui. Pourtant, tout promettait qu'aujourd'hui serait le lendemain d'hier. Alors j'ai commandé des lendemains qui chantent aujourd'hui mais j'ai vu qu'ils étaient arrivés hier. Ils chantaient à merveille mais je n'en entendais qu'un vague écho. Depuis je ne commande plus qu'au jour qu'il chante et il chante. Il n'a d'ailleurs pas besoin de ma commande pour chanter.

Observe en toi le processus suivant : « J'ai fait de mon mieux..... MAIS..... »

Et oublie ce *mais*.

Avoir fait de son mieux n'est pas améliorable. En allant ; avec l'homme que tu es aujourd'hui ; juger l'homme qui hier te permit d'être qui tu es aujourd'hui ; même si celui-ci te semble imparfait ; tu bannis l'amour offert en cette seconde. Avoir fait de ton mieux n'est améliorable que d'une seule façon : en faisant au mieux en cet instant. Et que faire de mieux de cette seconde que de l'aimer et de se laisser aimer d'elle ?!

Ais envers toi la générosité de ne pas encercler cet instant ou tu fais de ton mieux de reproche à l'égard de ton petit frère intérieur qui fût de son mieux, et d'attentes pressurisantes envers ton grand frère intérieur qui fera de son mieux.

« Oui, mais n'est pas arrogant ? N'est ce pas manquer d'humilité que de juger que je fais de mon mieux en cet instant, sans un regard sur ce

que je n'ai pas fais hier et ce que je dois accomplir demain ? »

Il y a dans cette question deux idéologies qui sont soulevées, celle du temps qui se voudrait passé et futur alors que : *quand hier existait vraiment, il s'appelait aujourd'hui. Et quand demain existera vraiment, il s'appellera aujourd'hui. Il n'existe véritablement qu'aujourd'hui.* Tout autre temps ne vit que dans l'esprit.

Et la deuxième idéologie, celle du jugement (qui nécessite la première) qui entendrait qu'hier fût imparfait et que demain se doit d'être « plus que parfait ».

Tout cela distord le fait qu'hier fut ce qu'il fut et que demain sera ce qu'il sera. En fait, chaque instant EST lui-même et le reste est invention de l'esprit.

Au cœur de ces projections d'idées, qui ne sont jamais que l'histoire que nous nous racontons, il y a l'instant, la présence, la source, dieu, la vie, peu importe son nom. Cet instant ne suggère qu'une chose, c'est là tout ce qu'il implique et cette chose est paix immédiate.

Vivre, n'être plus qu'un, n'être plus que la vie. Bref, être vivant, sans le cortège du temps et du jugement qui en découle.

À l'évidence, la peur, le tourment, la colère, la violence, la bêtise sont de l'énergie d'amour. Il y a juste que cette énergie n'est pas encore guérie. Par exemple, quand on cesse de s'offrir en pâture à la colère, l'énergie libérée de son joug est disponible à nouveau et retourne à la source de son expression : la tendresse.

« *J'ai fait de mon mieux, mais...* » « *mais, je vais mourir un jour prochain !* »

À l'évidence, la mort est contenue dans la vie et nullement ne s'oppose à elle.

La mort effective est un instant de vie comme un autre.

Alors, il apparaît que tout ce que la vie contient véritablement de mortifère, de morbide, c'est cette allégeance de l'esprit au cortège du temps et du jugement.

C'est ce que les vieux écrits entendaient par « Tu ne jugeras point. »

Aujourd'hui, soustrayons aussi le temps à la retranscription hasardeuse de cette parole :

« Ne juge pas en cet instant ». ou du-moins, observe que tu juges en cet instant et le processus peut s'enrayer.

« *Vois le juge en toi quand il apparaît.* »

Si cela est entendu en cet instant, il n'y a alors nul besoin d'impératif, ni de sujet à cette proposition.

Ne sois pas volontiers le juge en toi, ne sois pas jouet de l'esprit.

Quand se dissipent les notions de temps et de pensée, se dissipe aussi la notion d'identité qui est l'ultime illusion qui cache à l'arbre pour qui nous nous prenons ; la forêt que nous sommes.

Qui peut dire qu'il a trouvé ?

S'il A trouvé, cela n'est-t-il pas du passé ?

L'homme (Je suis l'homme) s'occupe à une vision linéaire du monde où il se persuade ne pas avoir ce qu'il cherche à obtenir, ne pas savoir ce qu'il cherche à comprendre... et cela occupe son temps sa vie durant.

Le temps tel que nous l'inventons découle de cette attitude. Ce temps-là n'a pas de réalité intrinsèque.

L'homme donc, entretient de toutes ses forces le

feu de ses frustrations/obtentions pour ne pas avoir à rencontrer le vide qu'il soupçonne se cacher derrière son agenda, son statut, ses projets, etc.

Alors que le vide qu'il redoute, c'est cette attitude même ! Se sentir séparé des autres, du savoir et donc se mettre en quête de connaissances et de reconnaissance.

Par cette attitude, les connaissances sont toujours une fraction du tout, l'homme n'est alors que son petit doigt occupé à se faire une idée de ce que serait sa main, de ce que serait son corps par delà ses efforts laborieux, sa pensée fractionnaire entretient une idée de lui séparé d'un monde dont il imagine les éléments séparés les uns des autres, cela est l'inconnaissance même, la solitude même.

Pourtant, en amont de cette attitude, on peut voir que l'homme est aussi complet, aussi accompli que l'est l'eau. A-t-on déjà entendu l'eau dire « *Moi, je suis une mare d'eau croupie et j'aspire à rejoindre le fleuve d'autant que mes arrières grands parents venaient de la mer...* » ou bien « *Moi la goutte, je fais partie d'une flaque.* » et une autre de lui répondre « *Mes amies et moi sommes du fleuve ce qui est bien mieux !* ».

Seul l'homme divise, toujours mentalement, ce qui ne peut être divisé qu'en esprit et se voit véritablement unifié en amont du joug de l'esprit.

C'est son esprit qui pratique une religion ou un autre dogme dans le but de rencontrer Dieu ou une autre idole, et c'est alors cette religion ou ce dogme qui est lui-même le principe séparateur le coupant invariablement de Dieu.

En cherchant *Mon* Dieu, je rencontre sans cesse *Mon* et jamais Dieu. Qui peut dire que c'est autre chose que sa pensée qui se rend au temple !?

C'est encore l'esprit qui souhaite connaître une vérité et emprunte ses propres connaissances fractionnées pour s'y rendre, en vain.

Comme si l'avenir de l'ignorance était la connaissance et l'avenir de la connaissance, la vérité !

La vérité n'est tout simplement pas du domaine de l'esprit, ni de l'avenir, ni de l'espace, tout doué que l'homme soit pour l'esprit et l'avenir et l'espace.

Voir cela et le voir autrement que par son entendement ou sa volonté (qui sont encore outils de l'esprit), voir cela chaque instant au point de ne plus croire l'esprit qui tente encore en soi de fractionner l'existence, c'est ce qui met fin au joug de l'esprit.

Et cela, pareil à l'eau qui ne se pense ni fleuve, ni mare, ni océan : c'est Être.

Nous sommes déjà cela mais toute notre énergie est occupée à VOULOIR être cela ou autre chose, ce qui ne fait aucune différence.

Cette attitude n'est pas la vie quand nous osons le voir. Cette attitude ne fut la vie que le temps qu'il nous fallu pour observer qu'elle ne l'est pas. :)

La poussière accumulée sur les aiguilles de l'horloge pesait sur le déroulement du temps au point où le présent n'était plus occupé que par les souvenirs de mes intentions et l'avenir de ma mémoire.

Le temps serait-il donc enfant de poussière ?

Quand la vie est occupée par les affaires du temps et de l'espace, jamais l'essence de ce que nous sommes n'est visible, si ce n'est pour un

bref et fragile instant. Il y a là toute la matière aux conflits que l'homme connaît. Mais cela le préoccupe-t-il plus que l'épaisseur de son agenda ?

Même quand son projet est la pleine conscience, la projection est sans fondement.

Le temps horloge est un outil ; un outil qui n'est pas aligné sur le soleil qui lui, passe chaque jour un temps différent au dessus de nous.

Le *temps psychologique* est une fabrication individuelle, une illusion à l'usage unique de soi. Le *temps fonction*, qui est celui de nos rôles et de nos actions répétés mêle les notions de *temps horloge* et de *temps psychologique* et n'est toujours pas la nature première du temps. La nature première du temps, c'est maintenant. Maintenant englobe les *temps fonction*, *psychologique* et *horloge* sans se prendre pour l'un d'entre eux.

Être ou ne pas être présent, là est la question.
Être présent en est l'unique réponse.

Rester mobilisé est une forme d'immobilisme.

Il importe peu de se sentir bien ou mal dans notre corps. Quand nous disons nous sentir bien ou mal dans notre corps, nous ne sommes déjà plus dans notre corps, mais à nouveau dans l'analyse de celui-ci. Sentons notre corps, voilà tout. Soyons ce corps et celui-ci « nous

souviendra » que nous sommes liés à tout, que nous sommes tout.

Parfois, fais le tour de l'atome. « Qu'il te souviennne » que tu es lui.

Entre rencontrer les choses et aller à leur rencontre, il y a un monde imaginaire qui ne se franchit que par la plus immédiate attention.

Ouverture, Silence, Lucidité.

Être touché par la grâce, c'est se laisser toucher par elle.

La grâce ne peut pas venir à moi : elle est partout !

Je ne peux pas aller vers la grâce : elle est partout !

Ce qui me sépare de la grâce, c'est d'être occupé à la chercher, à croire en elle, à la nier, à vouloir la connaître... Si je cesse de la chercher, de croire en elle, de la nier, de vouloir la comprendre ; elle me trouve.

Être touché par la grâce, c'est se laisser toucher par elle.

Parfois, l'esprit disjoncte. Les fils se touchent alors, comme on dit fort à propos.

Aussi, comme si les câbles électriques d'un gigantesque réseau étaient coupés en un point, les fils créent un flot d'étincelles sauvages dont l'intensité brouille tout le système de l'esprit.

À ce moment, la sensation d'être vivant s'intensifie considérablement.

À une ère où l'esprit et sa fonctionnalité sont encore érigés en maîtres, où les fous sont honorés comme des génies et les génies, honnis pour fous, je le dis : cette disjonction de l'esprit fait rencontrer la vie d'une fugace réalité divine ! La sensation est alors comme si, voulant folâtrer dans l'herbe fraîche, vous le faisiez pour la première fois... sans votre scaphandre.

Plus rien ne vous sépare de tout

Alors votre esprit n'entend plus « ma pensée »
mais « la pensée à laquelle je me livre »
Alors votre corps ne dit plus « ma danse » mais
« la danse à laquelle je m'adonne »
Alors votre esprit ne connaît plus « ma décision »
mais « ce à quoi je m'offre »
Alors vous lâchez ce manuel et « mon
interprétation » pour simplement, simplement...

L'éveil, son ouverture par le silence, serait le
moment plus ou moins long où l'on rencontre le
silence de l'esprit.

Mais comme dit le titre du livre (que je n'ai pas
lu), « après l'éveil, la lessive ! ».

la vie après cet éveil consisterait à reconnaître le
plus souvent possible les manœuvres de l'esprit
qui s'imposerait encore volontiers à soi.

Mais souvent, quand lucidité et intentions de
lucidité se confondent (en excuses), la paix ne
pénètre plus. Nous avons alors la sensation
d'être pensée sur pensée, sans tendresse, sans
joie et fatigué. Mais cet sensation représente
« un fond » de lucidité qui empêche alors
l'épanouissement de nos conditionnements.

Chacun rencontre un instant le véritable
potentiel de la vie, mais est immédiatement
occupé à se demander ce que celui-ci pourrait
avoir d'utile à l'épanouissement de l'idée qu'il a
de soi-même. Et cela interromps toujours sa
rencontre nouvelle avec le véritable potentiel de
la vie.

Quand on cesse d'être endormi, on voit une

question se poser comme on voit l'oiseau se poser. La question est là comme l'oiseau est là. On voit vraiment, on ne se prend pas pour celui qui a posé la question où l'oiseau. Ceux-là se posent d'eux-mêmes.

On ne se prend pas non-plus pour celui qui doit répondre aux attentes que l'on suppose de la question ou d'un oiseau.

D'ailleurs parfois, un oiseau se pose près d'une question et je n'ai jamais vu l'oiseau venir en demander la réponse.

Il est déjà trop occupé à être vivant ; et tout permet d'en faire autant.

Nous rencontrâmes la spontanéité et, comme à notre habitude, nous voulûmes rationaliser cette nouvelle rencontre.

Il nous fut presque impossible de comprendre que la spontanéité n'y tînt pas.

Ce que vous ne devez pas craindre de recevoir, c'est le silence. Accueillez le silence plutôt que de suivre la nouvelle pensée qui s'offre à vous.

Être témoin de la pensée qui vous traverse, c'est là le début du silence. Les pensées font alors toujours du bruit mais pas dans votre corps, plutôt dans votre décor. Vous croisez alors l'instant de paix que vous espériez de votre course effrénée dans l'action, l'effort, la réflexion, le débat... Et vous admettez que cette paix, vous ne pouvez la fabriquer, par contre, vous pouvez l'accueillir. Vous cessez d'essayer de la fabriquer et vous l'accueillez chaque instant.

Des opinions, des illusions, de l'orgueil

Les hommes tuent les hommes pour pour des idées, et pourtant, je me fais encore le bras des idées.

Le véritable problème, c'est de juger une chose, un événement, une personne, une pensée comme étant un problème. Le véritable problème, c'est donc de pratiquer ce jugement en permanence. Et si le véritable problème et le jugement, juger cela comme étant un problème est encore de l'ordre du jugement et donc n'est pas la solution.

Si la solution au problème est donc une part du problème lui-même, (la solution étant la suite habituelle que nous proposons au problème) la solution participe du problème, la solution alimente le problème.

La solution n'est donc pas la solution.

Envisagerez-vous alors que le problème ne soit pas le problème ?

La vie se déroule sans cesse en parallèle de cette habitude de fonctionnement, de cette attitude récurrente est il ne tient qu'à soi, par la simple observation de ce processus, de découvrir ce qu'est la vie en amont de ce processus.

L'opinion renforce l'identité et l'identité renforce l'opinion.

(Je pense donc je suis, je suis donc je pense, la pensée est donc je est...)

Ce cercle apparemment sans fin peut cesser d'être le standard de notre existence à condition de ne point même renforcer l'opinion selon laquelle il serait judicieux d'enfin sortir de ce cercle, et ainsi ne point endosser l'identité de « celui qui cherche à sortir de ce cercle ». Parce qu'alors, il s'agirait encore et toujours de ce cercle ayant pour rayon le sempiternel segment : opinion/identité.

Si cela est compris du-moins pour sa logique intellectuelle, si cette vérité m'apparaît plus directement que ne le font mes opinions habituelles, une lucarne s'est entrouverte plus tangible que mes opinions et le règne absurde de l'individu en soi qui se voudrait *propriétaire de SES opinions*.

Ne cherchons pas même à reproduire cette ouverture de conscience sur la base des éléments qui nous paraissent l'avoir permise, il ne s'agirait encore que d'un ensemble d'opinions !

Ne remontons pas les manches de l'individu en soi qui vécut cette ouverture dans l'espoir de la revivre, nous convoquerions le passé dans l'espoir d'en faire du présent et inventerions au passage la notion d'avenir, tout cela ne serait qu'une histoire, un personnage inventé dans une histoire inventée, bref, une identité !

Soyons juste témoin de l'opinion qui nous traverse dans l'instant présent, nous voyons alors tant d'opinions nous traverser et traverser tant d'hommes que nous n'en nommons aucune en particulier comme étant *la mienne, la sienne...* Soyons juste témoin de l'identité qui nous occupe dans l'instant présent comme on regarde un personnage de fiction. Alors, du simple fait

« d'être » en même temps le témoin de ce personnage de fiction et le personnage de fiction lui-même, l'identité vit sa première subdivision et laisse envisager (à un troisième personnage en soi et ainsi de suite) que cette subdivision est infinie.

Alors, l'amour, dieu, la liberté, la vérité, la vie, cessent d'être des concepts, cessent d'être des projets, cessent d'avoir mille noms pour n'avoir pas même besoin d'être nommé pour être vécu.

Parfois, je vois la vie par les yeux du pire des hommes. À ce moment, JE SUIS le pire des hommes.

Aussi, je me souviens quand bon me semble (cela peut être maintenant, rien ne l'empêche) que je n'ai pas nécessairement à être le pire des hommes.

Il n'y a rien de « pire » que de ne point reconnaître en soi le pire des hommes ; parce qu'alors il nous est impossible de reconnaître en soi le meilleur.

D'ailleurs, pire ou meilleur, ça n'est qu'une affaire de point de vue, et une affaire de point de vue n'est pas la vérité, une affaire de point de vue n'a pas pour destination la vérité.

Exemple d'opinion : Jésus a tué beaucoup moins de gens qu'Hitler, mais beaucoup plus de gens ont été tués en « hommage » à Jésus qu'en hommage à Hitler.

Voyons cela, Pire, Meilleur... affaire de point de vue...

Tournures possibles de l'esprit :

« Il y a une porte devant moi, ou mène-t-elle ? »

« Quelle est cette pièce dans laquelle je me

trouve et de laquelle je vois cette porte devant moi ? »

« Qui est ce moi qui se situe où que ce soit ? »

Le siège du conflit, ce n'est pas l'autre, ce n'est pas une réforme, ce ne pourrait être la Vérité. Le siège du conflit est en nous même sous la forme de ce que nous nommons *mes opinions*. Même si elles se veulent fédératrices, les opinions ne savent qu'entrer tôt ou tard en conflit avec d'autres opinions. Il semble alors à chacun évident que les opinions *d'en face* sont une absurdités, mais étrangement, jamais que les siennes propres le sont tout autant.

Les opinions sont un agglomérat d'idées toutes relatives adoptées et entretenues dans l'optique de se reconnaître soi-même en tant que quelque-chose et éventuellement, d'offrir à l'autre l'autorisation d'être à son tour quelque-chose pour soi-même ou pas. Ceci n'est d'ailleurs pas une opinion. :)

Une opinion, ce serait de dire « j'ai raison » ou « il a tort ».

Quand on soulève une pierre, on voit les fourmis qui s'agitent, les vers qui s'enterrent, ceci n'est pas mon opinion, c'est un fait. Seulement voilà, la simple observation ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse, c'est d'avoir raison. Et QUI souhaitons-nous voir en nous même avoir raison ? :

les opinions de moi .

De là sont suggérés des fourmis méchantes et d'autres gentilles, des vers de terre qui ont peur et d'autres qui sont bêtes, ce qui dépassent de loin le seuil de la simple observation.

Les hommes sont prêts à voir d'autres hommes mourir si du-moins cela permet à leurs opinions

de survivre. Qui observe quoi que ce soit dans le but de le comprendre ? Nous sommes trop occupés à maintenir et renforcer l'idée que nous nous sommes forgés de la vie, de soi, d'autrui, de la raison, de la morale, du confort, etc.

L'opinion peut cependant cesser son règne par un mouvement qui ne demande pas plus d'énergie que ne demande l'acte de la maintenir face à ce qui, hors de soi serait la négation de nos opinions.

L'opinion peut cesser son règne en un mouvement.

Ce mouvement, demande aussi peu d'effort qu'il exige de peut-être de courage : il s'agit tout simplement de reconnaître que nous avons affaire à une opinion en nous-même au moment ou elle souhaiterait prendre le contrôle de la situation. La reconnaître comme étant une opinion, se souvenir que l'opinion mène au conflit, se souvenir que nous sommes bien plus beau que ne tente de l'être le plus savant mélange d'opinions, se souvenir que la paix n'est que relative quand notre environnement partage nos opinions et qu'ailleurs, un autre homme partage aussi des opinions avec son environnement et que les-leurs sont à l'opposé de celles que nous avons adoptés.

Une fois encore, il s'agit d'être « celui qui voit ».

Méfiez-vous si vous vous êtes entourés de personnes qui partagent vos opinions, ou de personnes remettant sans cesse votre opinion en cause.

Méfiez-vous de vous car vous avez choisi un monde fait d'opinions.

Et nous sommes bien plus que cela.

L'homme tient a sa rancœur comme il tient à ses opinions, il partage alors inconsidérément sa rancœur en pensant (et cela lui semble moins grave) qu'« *il ne s'agit que de mon opinion.* »
L'homme tient alors a ses opinions comme s'il s'agissait du contenu vital de son assiette.
Il est pourtant possible de rire de soi comme de rire d'un plat maladroit.

Il n'y a pas la vraie vie, le monde des illusions d'autre part et enfin, un autre monde fait de magie.
En offrant notre tendresse au monde de nos illusions se révèle le monde de magie, qui est la vraie vie.

Terrorisés que nous sommes de perdre les illusions que nous avons pourtant créés dans le but de ne pas être terrorisés par la vie même.

Deux personnes s'attablent pour en évoquer une troisième qui, en ce moment, vivrait *une terrible désillusion* ! Deux personnes s'attablent pour en plaindre une troisième comme elles aiment être plaintes quand elles-mêmes traversent *une terrible désillusion* !
Sur ma planète, on se réjouit quand cesse l'illusion, rien de plus.

L'homme est comparable à une grille de mots croisés (la preuve qu'il est comparable à une

grille de mots croisés, c'est que je suis en train de le faire.)

Chaque homme Est la même grille de mots croisés que tout les autres hommes.

Ce qui fait l'illusion d'être différents et séparés, c'est que pendant que certains se penchent sur une définition, certains sont occupés à se concentrer sur une autre.

Ainsi, nous voyons la grille du voisin sur laquelle il a déjà remplie les cases répondant à la définition de l'orgueil et du pouvoir et nous disons : « Celui-là est un orgueilleux sans cœur. » Quand celui-ci regarde notre grille à son tour, il peut déjà y lire les concepts qui occupèrent notre attention et nous définir selon ce qui est accompli.

La particularité de ce jeu de mots croisés, c'est que personne n'a l'intention de la réaliser en entier et découvrir que nous sommes tous la même grille, chacun, ou presque, prend un malin plaisir à surligner les trois mots qu'il a déjà trouvé pour mieux pouvoir dire : « Ça, c'est moi ! »

Il n'est pourtant pas nécessaire d'insister sur ce que nous avons déjà trouvé, cela nous sépare de l'unité de la vie.

Il n'est pourtant pas non-plus nécessaire de trouver toute les réponses.

Il serait judicieux ; plutôt que de chercher compulsivement trois ou quatre réponses ; que nous observions que nous avons tous les mêmes énigmes à résoudre, que nous contenons tous les mêmes ingrédients. Enfin, pour ce que j'en dis...

Accepter le fait que nous soyons des êtres magnifiques peut paraître le fruit d'un immense orgueil, alors qu'il ne s'agit que de la plus belle acceptation que l'on puisse accepter d'accepter.

Les échecs, associés aux réussites proposent de rencontrer la nature réelle de l'humilité. Si tant est que l'on s'offre d'observer cela plus que de poursuivre une nouvelle réussite ou de fuir un nouvel échec.

Visualisons qui réussit quand il y a réussite : il s'agit de moi, l'idée que j'ai de moi et qui se trouve renforcée par cette réussite. Et de même, quand il y a échec, c'est moi, *l'idée que moi se fait de moi* qui échoue et, étrangement, se trouve aussi renforcée par cet échec !

Oser voir que c'est toujours cette même petite créature qui s'invente elle-même et revendique ses réussites comme elle revendique ses échecs, là est la conscience, là est l'humilité.

La désespérance face à l'apparente inanité de nos dons, relève encore du langage de l'orgueil.

Quand on connaît un seul instant la paix qu'offre la lucidité, l'orgueil n'a plus aucune saveur, l'orgueil n'est plus d'aucun recours. On peut alors cohabiter avec lui.

L'orgueil de l'individu, voilà la vieille habitude. Orgueil et individu sont d'ailleurs synonymes... Il le mena à ériger de gigantesques doigts de béton vers un ciel toujours provoqué dans sa grandeur, et à mépriser la terre pour nous êtres géographiquement inférieure. Alors qu'en tendresse pour le ciel et la terre, peuvent exister de grandes vallées clairsemées de maisonnettes légères pour tous dans l'abondance de l'essentiel, environnés de tout le

règne vivant.

L'orgueil est l'anneau que l'homme enfila et que trop peu encore d'entre-nous enlèvent sciemment.

Pourtant, aucune victoire n'offre la paix pour cadeau durable, cela est évident à ceux pour qui c'est évident !

L'amour immédiat de la paix, sans intermédiaire, sans chemin, sans idéologie figée ; cet amour là ne croit pas en l'effort mais offre les fruits que l'effort ignore.

Traiter de l'orgueil avec autorité peut réveiller le mien. Mais celui-ci endort ma lucidité.

La gêne se présente ensuite à mon esprit et me dit :

« Y avait-il de quoi réveiller là cet orgueil ? »

Ce à quoi, je lui répond :

« Visiblement, il y a eu. »

Et la gêne, comme l'orgueil ; ne trouvant pas en moi un interlocuteur réceptif à leurs jeux stupides ; s'évaporent.

L'orgueil est inévitable, il est.

On ne vient pas à bout de l'orgueil en l'enfermant dans un cachot, il s'agit alors de l'orgueil dans un cachot.

Comme on ne vient pas à bout de lui en le nourrissant du pouvoir qu'il exige, il s'agit alors de l'orgueil rassasié.

L'orgueil est inévitable puisque même s'il ne prend plus place dans ton cœur, et que tu ne fais pas de cette liberté un orgueil tout neuf (ce qui serait comique !), tu vois encore se jouer l'orgueil partout dans le monde.

L'orgueil est inévitable, il cesse simplement d'être un problème quand on le reconnaît et qu'on sait lui sourire comme à un enfant

maladroit.

Celui qui a l'orgueil d'avoir trouvé un quignon de pain dans une poubelle, celui qui se réjouit de l'invitation d'un ambassadeur, celui-là est un seul et même homme. Pétrit par l'orgueil, pétrit par une idée de soi-même qui ; qu'elle soit prestigieuse ou non ; n'en est pas moins une idée. Rien de plus.

Et guidé par une idée de soi, celui-là n'est pas encore véritablement né.

N'ayez pas honte de regarder vos faiblesses bien en face, regardez-les avec tendresse.

Regardez les faiblesses de chacun avec tendresse,

de cela, il n'y a pas de honte à avoir, de cela, nous pouvons presque être fiers. ;)

De la peur, de la paix, de la quiétude

Si quelque-chose te fait peur, aime-le.
Aime-le comme ton propre enfant.

Ce qui te rassurait hier est ton sujet d'inquiétude
aujourd'hui. Et ce qui t'inquiétait hier te rassure
aujourd'hui.(Non ?)

Abandonne dans l'instant l'idée qui voudrait
t'emmener dans ce cursus étrange, il n'y a rien
qui soit véritablement rassurant ou inquiétant.
Ce cursus n'est pas ce que tu cherches.
Vois cela et entends le silence.

Si chaque jour, tu surmontes tes peurs. Ne vis-tu
pas à travers la peur ?

Regarde simplement la peur.

Si tu ne peux pas voir passer une peur devant tes
yeux sans qu'elle ne s'appelle déjà *Ma peur à Moi,*
Ma peur que Je veux surmonter... , comment
pourras-tu te défaire de ce que tu as pourtant
adopté ? :

En ne l'adoptant pas.

Regarde simplement la peur.

Alors que je vis dans une relative sérénité, mon
esprit fonctionne toujours. Et si mon activité
mentale n'est plus occupée que de cette
question *fondamentale* « pourquoi mon esprit
fonctionne-t-il toujours ? », c'est encore mon

esprit qui s'empare du sujet.
Être témoin de ce processus permet une sérénité
bien autre que relative.

La paix ne peut avoir de polarité bien ou mal, fait
ou pensée, hier ou demain... Ce que je régis par
des notions reste du domaine des notions.

La paix que je réclame ne dépend en fait que de
la qualité du pacifisme dont je fais preuve.
La qualité du pacifisme dont je fais preuve
dépend de la latence qu'il y a entre ma prise de
connaissance d'un fait et mon amour.

La paix vient de la capacité à ne plus sentir
nécessaire d'occuper son absence par des
pensées, des actes et des paroles qui participent
de son absence.

Pour rayonner, la paix a clairement besoin de
mon attention.

Conflits et conflits.

Chacun est occupé à renforcer son identité, de là naissent les conflits.

Oser le voir peut-être le début d'une ère nouvelle à l'échelle de ce que je suis.

À moins que, de le voir pour un instant seulement ne me donne déjà l'envie de renforcer une nouvelle identité : *celle d'un voyant face au non-voyant que tu fus et aux non-voyants que seraient encore les autres.*

Je me penserais alors voyant, je m'identifierais alors à cela, je rencontrerais d'autres gens se pensant voyants eux aussi et, comme nous ne verrions pas la même chose, il y aurait encore conflit.

Suite à cela, je revisiterais ce conflit en me demandant lequel de moi ou de l'autre est un faux voyant pour qu'il ait pu y avoir encore conflit.

La réponse est simple : personne n'est voyant. Il n'y a que : voir dans cet instant.

Voyant, ce n'est pas un statut qui peut être obtenu avec le temps, une pratique ou des éloges.

Mon souvenir même, d'avoir été plus ou moins voyant qu'un autre à tel ou tel moment, cela est un souvenir !

Se souvenir de soi de telle ou telle manière, c'est encore renforcer son identité.

Voir, c'est perdre jusqu'à l'idée même de qui est le voyant.

Là, seulement, le conflit est absent.

Chaque provenance est unique. Nous ne sommes pas maître de ce dont nous fûmes confectionnés. Je viens de là, tu viens d'ici, et c'est tout. Il n'y a rien à changer à cela.

Nous sommes tout comme des voyageurs nés sur divers pans d'une même montagne, nous avons en commun cette montagne et, plutôt que de se combattre au sujet des divers point de vue que nous en connaissons, il est possible du sommet (De partout, en vérité) de comprendre que notre réalité à tous est en fait profondément commune.

De là, nous pouvons nous promener à nouveau sur la montagne entière sans nous identifier à notre position, sans identifier autrui à sa position.

Par manque d'attention profonde, l'activité principale de l'humanité est de donner et de recevoir des coups. Coups portés physiquement, moralement, énergétiquement dans tout les cas. Notre mission est de *dénouer l'historique de ces coups* par la compréhension profonde que nous pouvons leur offrir. Je ne parle pas ici d'une compréhension intellectuelle ni même d'inventer un pardon purement factuel. Tout en ce monde est un signal à nous offrir à nous-même une paix et un pardon sans objet. Sans objet donc sans jugement ni calculs.

L'adage qui dit que tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort n'est pas sans vérité. Plus précisément, si nous observons l'ignorance qui nous a fait donner ou recevoir un coup, c'est que nous sommes déjà rendu à une autre vibration que celle qui nous inspirait jadis de les recevoir et de les infliger !

Quand vient le temps de la plainte, de la colère,

de la vengeance, ou de l'intention de pardon, ces sentiments témoignent simplement que nous nous identifions toujours aux coups reçus ou donnés quand bien même notre relation à ces coups subit quelques mutations.

Il est possible aussi d'observer maintenant que ces sévices ne sont plus l'actualité concrète de notre vie.

Nous avons alors la possibilité de reconnaître la violence des coups que nous portons comme de reconnaître la rancœur que nous inspire encore les coups reçus.

La souffrance est la charge de chacun et, quand chacun OBSERVE la charge de sa souffrance, elle n'est bientôt plus la charge de personne.

Il incombe à soi de commencer.

Pour créer une guerre, il faut du temps, de l'espace et un désaccord à propos d'une chose ou une autre. Ce sont ces mêmes moteurs qui génèrent les conflits dit mineurs entre tous les êtres humains. Pour que cesse le conflit, il est nécessaire d'arrêter de projeter dans le temps et l'espace une idée fausse de soi qui crée une idée fausse de l'autre.

De même, projeter une idée fausse de l'autre entretient une idée fausse de soi. Projeter une idée fausse de l'autre ne peut être issu que d'une idée fausse de soi.

Ne t'étonne pas si bon nombre de ceux qui n'ont pas encore mis en relief leur conditionnement et leur vie de chaque instant se disent en conflit avec toi ou avec quoi que ce soit d'autre.

Constata que ceux qui savent contenir l'entièreté du conflit comme tu sais le contenir, ceux-là sont

tes amis.
Et aime chacun.

Nous connaissons même le mal que l'on ne commet pas, il peut nous être un acte étranger et rien ne l'empêche pourtant de pénétrer l'espace de notre esprit.

En fait, il est à voir que ; ce que j'ai dit comme ce que je n'ai pas dit, ce que j'ai fait comme ce que je n'ai pas fait ; rien de ce qui est humain ne m'est étranger, puisque rien de ce que mon esprit rencontre n'est étranger à l'humain et que mon esprit rencontre tout.

De l'auto-prison, de la morale, de la colère

Mon vécu personnel est une prison,
Ses barbelés sont de raison.
Je suis nouvellement vieux,
Je n'en ai cure.
Perclus de courbatures
Et chaque seconde, amoureux.

Le premier acte de liberté consiste à prendre la mesure de ta cellule.
Le second, de mesurer qu'il n'y a de geôlier que soi.
Ensuite, il est question de ressentir que tout cela n'est qu'une supercherie.

En « Il » :
Il tait ses rôles face au jugement ; car ses rôles sont sa cellule.

À force de suivre des principes, partout où l'homme va, des principes le précèdent.

Les principes, la morale, c'est ce que l'esprit malade fabrique et entretient dans l'espoir de ne pas se faire repérer par l'esprit sain.

L'homme réinvente sans cesse le jugement qu'il

se fait d'autrui, seul dans sa cage.
Inventer le jugement et n'être plus que par lui,
épuisé.

Un homme se dit *en chemin vers l'éveil* et se targue d'être spirituel, de pratiquer la méditation, le yoga, de lire des ouvrages traitant de conscience, etc.

D'où j'entends cela, c'est comme si une cage prétendait *s'y connaître ou vouloir s'y connaître* en matière de liberté.

Alors je pose cette question :

« QUI est *en chemin vers l'éveil* ? »

Presque invariablement, l'homme répond :

« Bah, Moi ! ».

Parfois, après un court silence et un regard partagé, l'homme sourit. Il vient d'observer l'absurde de sa démarche. Alors nous sourions ensemble.

Si, à contrario, l'homme est visiblement contrarié par ma question, je souris seul et passe mon chemin.

Il n'est sans doute pas temps pour lui d'observer qu'une cage n'a pas pour vocation de vivre en toute liberté.

Cela viendra.

Il est inutile, stupide, voir dangereux de tenter de faire savoir à son prochain son auto-emprisonnement car, pour justifier du fait qu'il n'est pas auto-emprisonné, il s'en remet à l'attitude même qui témoigne de son auto-emprisonnement : À savoir, sa chère identité compulsive, sa quête permanente de légitimité vis à vis de ce qu'il nomme *les pensées de moi, les actes de moi*.

Il peut par contre être envisageable de faire savoir à celui qui a reconnu cet emprisonnement en lui-même qu'il n'est pas seul à l'avoir reconnu en soi-même, que ce n'est pas un nouveau drame personnel qui se joue pour lui mais, bien au contraire, *le début de la fin* de cette vieille usine où se fabriquent nos conditionnements : l'identité compulsive.

La réponse au conflit intérieur ne s'obtient pas par le fait de toucher la raison, celle-ci est sans cesse en mouvement et, la toucher n'offre qu'une paix temporaire donc conditionnée. Rencontrer cette raison conditionnée n'est pas si enrichissant que ne l'est le privilège de reconnaître chaque instant ce qui ne relève pas de la raison.

Ils subirent ensemble le régime, ensemble, ils y mirent fin.
Ils goûtèrent ensemble la saveur de la liberté.
Chacun de leur côté, ils se mirent au régime.

La colère ne disparaîtra pas, elle continuera à éclater ou à illuminer les œuvres des hommes. Elle n'est pas à tarir, ni à étouffer. Elle n'a pas à devenir sujet de plainte ou de vengeance. Elle a juste besoin d'un câlin.
Et ce câlin, il incombe à soi-même de l'offrir à la colère que l'on contient. Ainsi faire de la colère que l'on contient la masse d'énergie qui, entourée de tendresse, ne propose plus que la tendresse et a pourtant comme épaisseur la colère que l'on contient. Car, quoi d'autre que la colère veut tenter de chasser la colère ? Vers

quelle limite, hors de quelle frontière tolérerons-nous de la voir perdurer, jusqu'où tenterons-nous de la rejeter ? Le monde ne guérira de la colère qu'en absorbant celle-ci au sein d'un dessein plus tendre et plus créatif. Faisons d'elle un spectacle de marionnettes, l'histoire d'un roi pathétique, seul sur sa planète, un pamphlet sans envergure, une note de contrebasson, un gag... En notre esprit tente de s'imposer l'idée que toutes les guerres et les injustices méritent un sort sanglant. Mais n'est-ce pas là la plus grande victoire de la colère ?

Par ces écrits, je fais peut être d'un jardin secret un parc public. Mais mon sentiment de sécurité dans cette vie ne dépend pas du degré d'accessibilité à mon âme ni de l'amour que chacun contient en la sienne. Ce qui fait la véritable sécurité, c'est de n'être pas identifié soi-même au déploiement d'un jardin secret ou d'un parc public et de vivre toutes les réactions que ce déploiement suscite comme des indices supplémentaires à se détendre toujours plus profondément.

Ce que nous sommes n'est pas en péril d'être ignoré ou découvert. *Ce que nous sommes* ne peut être en péril.

« Rien de réel ne peut être menacé. »

J'ai assez flirté avec le monde des prisonniers et celui des vagabonds pour voir qu'ils comportent autant de cœurs endormis que de cœurs éveillés. J'ai flirté avec d'autres milieux qui ne comportaient pas tant d'issues claires. Peut-être parce qu'il pouvait y survivre bien trop de concepts...

Cela dit, j'ai un jour rencontré une personne qui venait de quitter son statut de juge pour vivre en vagabond, tout comme je venais de quitter mon statut de chanteur pour retourner vagabonder. M'éloignant d'un statut d'artiste, je retrouvais toute la création, toute ma créativité ; tout comme cette personne, s'éloignant de son statut de juge, retrouvait son lien à *ce qui est* (et *ce qui est est toujours juste*) comme elle retrouvait son intime justesse.

Être modéré, comme se targue d'être la bienséance, la politesse, la morale ; être modéré, c'est prétendre savoir ce qui se passe de gauche, de droite, d'en haut et d'en bas et s'en tenir au milieu.

Hors, quand on a véritablement le regard ouvert sur le haut, le bas, la droite et la gauche, on sent alors que rien de tout cela ne nous est étranger et l'on ne serait s'en tenir à être modéré.

Ce regard ouvert, c'est la conscience, c'est être la conscience, et il ne saurait être en même temps question de conscience, de politesse, de morale et de bienséance.

Conscient, on est alors immodérément, inconditionnellement amour.

Et de cet amour, de cette conscience, il apparaît que rien ne tente de se tenir plus éloigné de l'amour que la modération et son cortège de morale. Il apparaît aussi que rien ne réunit davantage l'amour, la morale et la modération que la conscience de cette tentative pathologique d'éloignement.

L'homme consent à aimer son prochain. À ce sujet, nombreux d'entre-nous sommes d'accord.

Aimer son prochain, d'accord... sauf disons, mon grand-père qui est un monstre, mon patron qui est une merde et l'ancien président qui est un pervers, le calcul qui en résulte est simple : 7 milliards s'octroient le droit de n'en point aimer 3 chacun.

Cela fait 21 milliards de personnes qui ne sont point aimés ! Sur 7 milliards, ça fait vraiment beaucoup !

De la volonté, de l'espoir, de l'ennui, de son divertissement

Le plus bel œuvre d'un homme, c'est son paisible silence. Au sein de celui-ci, tout peut être dit.

La plume dont on se sert pour écrire est tirée de nos ailes. Écrire ou voler, il faut choisir. Ou laisser l'instant choisir...

Je ne m'émeus plus à la maternité de l'espoir ;
pas plus que sur sa tombe.
Il y a dans l'air tout ce qui se peut.

Que cherchent les hommes unanimement ?
Qu'espèrent-ils ?
Pourquoi tant d'hommes et de femmes sont
suspendus aux lèvres des chanteurs, pourquoi
sommes nous si nombreux à assister à des
matchs de football de par le monde ? Que
cherchent les chanteurs et les footballeurs dans
leurs activités ? Que cherche le séducteur dans
l'acte de conquérir ? Qu'offrent la pratique de la
chirurgie, de la lutherie, de la chimie, de tout les
travaux de minutie ? Pourquoi pratiquons-nous
des sports à risques, pourquoi faisons-nous la
guerre ?
En somme, pourquoi nous mettons-nous en péril,
pourquoi aimons-nous être spectateurs de ces

périls ? Qu'espérons-nous ressentir à leur contact ?

La réponse est évidente si nous le voulons bien : Il s'agit de La Présence, de se sentir Présent.

C'est pour se sentir présent que le chanteur monte sur scène, que le footballeur va sur le terrain, c'est pour toucher cette présence que le spectateur vient les voir agir, c'est parce qu'elle force sa présence que le chirurgien, le luthier, le chimiste est amoureux de sa pratique.

L'imminence possible de l'échec et de la mort fait vibrer la présence du skieur de vitesse, du parapentiste, du séducteur, du trader, du guerrier...

Nous cherchons tous notre propre présence : Les spectateurs se sentent présents en étant « activement » témoins de la présence circonstancielle de leurs idoles.

Et pour leur part, les idoles que sont les sportifs, artistes, artisans, médecins, politiciens, enseignants, chefs et guides de tous bords n'étant présents à eux-mêmes que lors de leurs représentations, il est nécessaire pour eux de renouveler sans cesse leur show pour toucher à nouveau leur intime présence.

La toucher ? Alors que cette présence est ce que nous sommes véritablement et, si nous n'étions si occupé à vouloir la toucher le plus souvent possible, elle s'imposerait tendrement à nous comme s'impose le soleil à celui qui n'est pas sans cesse en quête d'une éclaircie.

Chacun connaît une telle complaisance à être idole ou spectateur, chacun de nous est tellement habitué à ces épiphénomènes, que nous ignorons pour la plupart l'objectif profond, réel de *notre quête* : La Présence.

Celle-ci est pourtant disponible chaque instant (d'où son nom), sans circonstance spéciale, sans

accessoire, sans projet, sans intention préalable. Elle fuira toujours ceux qui la cherchent ailleurs qu'ici, en d'autres temps que maintenant, grâce à quelque-chose ou quelqu'un d'autre en particulier.

Plus précisément, la présence n'a jamais fuit qui que ce soit. C'est, trop occupé à la chercher, à l'attendre, à l'appeler *sport demain, concert ce week-end, parapente cet été, dancing samedi* qu'elle ne nous apparaît pas pleinement ici et maintenant.

Pour vivre pleinement ce que nous ne rencontrons qu'épisodiquement face aux « champions » de présence, Il me suffit d'observer la pensée qui me traverse.

Cette observation suffit à ne pas faire de la seconde suivante l'instrument de cette pensée. Alors, cette pensée devient comme une sorte de marionnette rigolote. Avec cette marionnette et toutes les autres, la vie n'est plus qu'un merveilleux terrain de jeu.

J'ajouterais qu'il n'y a rien de plus sérieux, de plus courageux que de vivre le monde comme un terrain de jeu.

Les plus beaux instants de vie sont fils de l'ennui.

L'ennui n'est pas un crime. L'ennui, c'est l'état de disponibilité avant d'être celui qui requiert le divertissement.

C'est la peur de l'ennui et pas l'ennui lui-même qui fait appel au divertissement.

L'ennui sait être une occupation en soi.

L'homme s'évertue à tenter de réaliser la

meilleure version qu'il suppose de la vie, par la poursuite de mille projets, l'accumulation de mille biens et mille contacts. Quand il n'est en fait question que d'être la meilleure version de soi-même.

Alors qu'est-ce que la meilleure version de soi-même ?

Ce n'est pas être positif, plein d'espoir, plein d'entrain ; parce qu'aussi bien le positivisme que l'espoir ont leurs revers, à savoir le négativisme et le désespoir qui nous guettent de l'intérieur ou que nous souhaitons ; par confort ; éradiquer de notre paysage immédiat.

Quand la conscience, elle, n'a pas de revers. Elle est déjà le revers de l'inconscience et cela n'est plus réversible.

Le seul revers que peut connaître la conscience, c'est de cesser de s'approfondir, mais la conscience « acquise » ne peut être perdue. Il reste juste possible de la nier.

Il s'agit donc d'être conscient, observateur de ce qui est, sans jugement ni conclusion, sans intention compulsive, bref : sans l'idée de soi qui est la seule version de soi que l'homme pratique assidument.

Qui offre son énergie, son attention, à reconnaître cela plus qu'à le fuir ou en imputer la responsabilité à autrui, celui-là réalise enfin ce que ni sa morale, ni sa volonté, ni sa croyance ne sauraient réaliser.

Sa morale, sa volonté comme sa croyance relèvent encore de ces idéologies qui sont aussi réversibles que le révèle le mouvement des événements.

Si j'écris, c'est peut-être qu'entre mes instants de présence, je m'ennuie. Alors je tente d'en relater

la substance. Comme le marin ne tient son journal de bord qu'aux moments où il n'est pas en pleine vague.
Sur ce, je vous laisse, voilà une vague !

L'ennui n'est pas une tare, le divertissement, peut l'être parfois...
L'ennui, c'est ton présent de disponibilité envers l'amour.

Le désespoir est la version sublimée de l'espoir.
Suite à ce que cela devienne à nos yeux une évidence, le désespoir apparaît comme inutile et l'idée même d'épouser à nouveau l'espoir, ridicule.

De l'amour, de la tendresse sans filtres

Chacun ne tient-il pas plus à sa définition de l'amour qu'à l'amour lui-même !?
L'amour tel que je le connais n'a de frontières que parce que je suis le créateur de ces frontières. En amont et par-delà les frontières intimes que je crée à l'amour, il n'y a qu'amour.

C'est par nos failles que l'amour nous pénètre.

Faut-il être malheureux pour être en quête d'instant de bonheur !?
Faut-il manquer à l'amour pour se vouloir et vouloir son prochain aimable !?

On peut confondre l'amour avec les impulsions, les décisions, les obtentions, les constructions, les solutions, les directions. Toujours est-il que l'on peut confondre l'amour avec son ombre.

Souhaiter faire entrer autrui dans notre histoire écrite à l'avance, c'est là, absence totale d'amour de notre part. Heureusement, l'amour est intact en amont de ce comportement.

L'homme endormi ne connaît pas le désir

authentique, il est occupé à chercher à donner le visage le plus chatoyant possible à ses frustrations.

Le désir authentique naît de l'absence de moi, il est un mouvement harmonique fait de l'essence de ce que nous sommes et de l'essence que *ce que nous sommes* sait percevoir nouvellement.

Le désir invite à la reconnaissance de ce qui jusqu'alors nous semblait encore étranger, nullement à l'assouvissement compulsif par la consommation.

La frustration, si l'on sait l'observer ; nous enseigne la nature réelle du désir.

Si encore, l'homme rencontre la déception, c'est qu'il ne sait rien de ce qu'est véritablement l'amour.

La déception, si l'on sait l'observer ; nous enseigne la nature réelle de l'amour.

Si l'homme a des attentes, c'est qu'il ne connaît pas la nature réelle du temps et de l'espace. En observant *mes attentes*, mon rapport aux notions de temps et d'espace évolue.

Observons en nous-même quelle crédit nous donnons à ces frustrations, ces déceptions, ces attentes : nous ferions tout pour les éviter ou les satisfaire, pensons-nous, et pour cela, nous serions prêt à tout.

Ce qui évite véritablement à l'homme le joug des attentes, des frustrations et des déceptions, c'est d'oser voir ou ils se créèrent, ou ils se créent, non pas tenter d'y réfléchir ou d'en avoir une idée, juste voir ou se crée ce régime absurde, quand on voit la petite créature gémissante qui est à l'origine de cela, et qu'en toute tendresse notre regard se pose sur elle ; jaillit alors la réalité de l'amour, du désir, de l'espace et du temps.

Les hommes ne recouvrent pas la tendresse parce qu'ils la croisent chez autrui, tout comme ils ne deviennent pas conscients au contact d'êtres conscients.

Bien au contraire, ils ajoutent alors ; à leur monde de pensées ; la pensée rassurante selon laquelle ils ne sont alors plus bien loin de la tendresse elle-même ou de la conscience elle-même.

Il n'y a pas plus grande distance entre soi et la conscience que D'IMAGINER l'avoir en face de soi !

Il faudra qu'à sa manière, tout homme ose aller voir l'ange et la bête en lui-même tout comme il crut l'apercevoir parfois dans les yeux de ses victimes ou de ses maîtres.

La conscience, c'est reconnaître ses mains pour être celles *des démons* et ainsi voir qu'il n'y a de *Dieu* que soi.

Voilà une observation qui pourra peut-être apparaître violente, sans joie, sans pincettes et pourtant, cette observation est aussi appauvrie de filtres que le verbe le permet et, la vie sans filtres, c'est là toute la joie.

J'ai cessé de CROIRE en la magie pour reconnaître la magie.

J'arrête d'avoir UNE IDEE sur l'amour et apparaît tout l'amour.

L'amour véritable ne peut avoir ni intermédiaire, ni objet, ni sujet.

Pas d'intermédiaire car rien d'autre qu'une présence immédiate n'est amour.

Pas d'objet car rien ne peut être identifié comme objet séparé de l'amour qui est tout.

Pas de sujet car si JE aime ou si TU aimes, JE et TU s'apposent près d'une idée de l'amour. Idée de l'amour issue de la conception de son identité *propre* ; ce qui est absurde puisqu'il s'agit d'amour comme d'un Tout Indivisible Non-Identifié. (un T.I.N.I. :))

L'amour véritable est en amont de tout concepts.

Il inclut cependant tout concepts comme s'ils étaient ses frères-enfants.

À condition qu'à eux seuls, ils ne se prennent pas pour lui.

Quand on rencontre l'amour, on n'a plus besoin d'être aimé au sens que nous donnions jusqu'alors à l'amour.

Quand on connaît la confiance, on a plus besoin de reconnaissance au sens que nous donnions jusqu'alors à la reconnaissance.

Tout ceci cesse d'être linéaire ou non-linéaire, obtenu ou pas. C'est alors épanouit au-delà.

De la tendresse pour qui se gargarise de sa maîtrise du monde.

De la tendresse issue du monde que l'on contient.

Une tendresse silencieuse, comme une prière.

De la tendresse pour ces hommes et ces femmes qui n'imaginent pas encore d'autre choix que de s'abuser et d'abuser autrui.

Ceux-là s'imaginent encore que leur seule partition n'est pas une symphonie. Alors, tristement, ils coupent parfois une corde à l'instrument d'un autre.

Pour ceux-là, au sein de ce constat : de la tendresse, même silencieuse, même comme une

prière.

La malédiction, ceux-là l'ont déjà reçu, il est plutôt besoin de les aider à s'alléger de celle-ci. Souviens-toi que tu es ceux-là comme ceux-là sont ce que tu es.

De ton silence, adresse une prière à ceux qui écoutent encore les voix de la colère.

À ce stade, ta prière est la seule tendresse véritablement capable de pénétrer la coque de colère à laquelle ceux-là s'identifient, car ta prière emprunte des accès que la colère qu'ils portent encore n'a su et ne saura jamais boucher.

De la tendresse pour qui se gargarise de sa maîtrise du monde.

De la tendresse issue du monde que l'on contient.

Une fleur ne parfumerait pas l'air en fonction de l'idée qu'elle se ferait du visiteur.

Oser voir que tu n'es pas toujours pareil à la fleur sans te juger immédiatement méprisable, c'est cela l'amour.

Arrive un temps où l'on a donné à ses souvenirs tant d'amour que ce que l'on rencontre de nouveau ; sans plus le moindre filtre récalcitrant ; est immédiatement aimé.

Les conditions de vie sont changeantes au cours d'une vie. Que ce soit de notre propre chef ou pas.

L'amour tente alors de rester ou de revenir à la barre de ces conditions de vie-ci toutes nouvelles qu'elles soient.

Là réside l'amour inconditionnel. En abandonnant toutes intimes résistances , ce phénomène naturel qui rend sans cesse à l'amour ce qui est à l'amour ; ce phénomène naturel te redevient naturel.

L'on rencontre l'amour même ; et surtout ; envers l'opresseur. Tant il est clair que l'(oppressé)opresseur est celui qui a le plus besoin que l'amour l'emporte. Un amour fait de bienveillance silencieuse, une pénétration de l'amour plus grand en soi afin que celui-ci puisse se répandre, si ce n'est sur « notre » oppresseur, sur l'opresseur d'un tiers. Si chacun ; par sa polarité ; sait faire reculer les étranges convictions de l'oppressé-oppresseur que la vie met à sa portée, l'amour se diffuse enfin.

De l'amour romantique :

L'histoire d'amour romantique ne dure pas même le temps d'un flacon de parfum. S'il dure plus que le temps d'un flacon de parfum, c'est que le flacon fut renversé, ou que l'amour romantique a quitté le roman pour s'offrir au réel qui lui, sent délicieusement bon !

Il n'y a pas d'histoire d'amour. Il y a des histoires et il y a l'amour.

Preuve en est que si l'on peut s'imaginer qu'histoire et amour naissent le même jour, sont de la même source, ils ne s'arrêtent jamais ensemble.

Tout réside dans le fait de te voir tel que tu es et

d'aimer ce que tu voit. Ou, si tu préfères, de voir le monde tel qu'il est et d'aimer ce que tu vois. C'est exactement la même chose.

L'homme dit aimer « ma femme », « mon travail », « ma maison » comme il dit aimer « ma pensée ». Pourtant, s'il n'admet pas tendrement être l'objet de la pensée, non pas le contraire, il ne rencontre ; au travers de tout ces éléments qu'une idée de lui-même faite de doux, de généreux, et cela n'est pas amour.

De même, si l'homme dit : je n'aime pas « ma femme », « mon travail », « ma maison » comme il dit ne pas aimer « ma pensée », il s'est laissé choisir par des pensées de mépris et de culpabilité et il n'y a là aucune différence ; l'amour est absent.

Les enfants n'échappent bien évidemment pas à ce jeu d'idéologie que nous espérons plein d'amour et dans lequel l'amour ne peut survivre que caché.

Soyons témoin de la pensée, pas le marié !

Du jugement, de la tolérance

Un enfant voit une limace et une fleur avec un égal intérêt, d'un même regard d'amour innocent. C'est le jugement qui rend la fleur belle et la limace dégoûtante. Et le jugement est ce que l'on se transmet encore de générations en générations.

Si tu entends par là que, jugeant la fleur et la limace, tu es encore plus laid que ce que tu auras jugé laid, pourquoi pas... mais c'est là encore une racine du jugement. Il suffit de le voir pour que cela s'évanouisse.

Qu'en est-il du jugement rencontré en soi des fautes commises par le passé ?

Nous sentons-nous liés quelque-part à ces fautes ?

La culpabilité n'est qu'un signal à ne pas oublier ces fautes, mais, elle n'indique en rien d'en porter la misère. La culpabilité invite plutôt à comprendre tout ce que comporte ces fautes.

Autrement, elle n'est utile à personne.

Être ce que l'on contient de juste, voilà ce que nos fautes passées peuvent nous inspirer *de plus meilleur*. Il s'agit donc de faire preuve de repentir. Celui-ci étant la sublimation des fautes passées dans le présent. Le repentir est au service de ce que nous avons de plus constructif à offrir.

Au pêcheur et au prêcheur en soi, le repentir enseigne le pardon, et le pardon rend la souffrance inoffensive.

Être tendre et attentif envers le chien méchant

en soi, voilà ce qui rend caduque sa méchanceté.

Soupçonne l'intelligence chez celui que tu rencontres, au moins son absence ne sera jamais de ton fait.

L'oscillation de ton niveau de conscience ne serait pas un problème en soi s'il n'y avait ; à tout niveaux de conscience ; un jugement de ce que serait le confort de la conscience sous forme d'un souhait de permanence.

Auparavant, nombreux émettaient des jugements à mon endroit (ou mon envers, ou le leur, qui sait !), comme seul chacun sait le faire vis à vis de chacun. Cela a encore court mais, d'où je vis, cela a cessé d'être vécu comme un problème, comme mon problème. Pas plus que ce n'est vécu comme étant *le leur*.

Sans doute, ces tentatives de jugement sont-elles crédules et, ces jugements ont sans doute été émis à mon endroit me voyant me démener avec le monde de la pensée, me voyant soulever une pensée pour l'abattre sur une autre pensée que je venais de soulever, s'imaginant en paix là ou je ne connaissais que le tourment.

M'imaginant plus tourmenté qu'un autre.

Et j'ai souvent entendu : « Regardez ! Regardez cet homme est dévoré par son esprit, il ne vit pas comme nous, il ne fait que penser ! »

Et comme des badauds réunis autour d'un bucheron affairé :

« Regardez ! Regardez comme ce bucheron a du mal à venir à bout de ce tronc ! »

Chacun, occupés à autre chose que de voir les

branches de son propre esprit l'encercler et encercler les siens.

Imaginons-nous que dans un certain état, (l'état supposé de l'éveil, par exemple...) on ne se souvient plus des agacements connus ? Ils existent toujours, tout comme existent toujours l'émission des jugements à notre encontre et la possibilité d'y céder soi-même.

Ce qui cesse d'exister, c'est ce sur quoi ces jugements trouvaient prise en soi, aussi bien ceux nés du dedans de soi que du dehors de soi (notion toute relative d'ailleurs que cette affaire de dedans et de dehors).

On ne connaît que trop les turpitudes du propriétaire de la chaîne qui propose cette émission de jugements pour y voir autre chose qu'un simple feuilleton. Et alors, tout ceci cesse d'avoir la moindre importance.

La chaîne émet toujours, c'est ce que nous choisissons de faire ou de ne pas faire avec ses émissions qui est différent, rien de plus.

Et cela fait pourtant toute la différence : Allumée ou éteinte, la télévision n'a pas sur soi la même incidence !

Aujourd'hui que l'arborescence systématiques de mes pensées face aux pensées ; que mon arbre se déshabille plus qu'il ne s'étend et qu'il cède chaque instant sous les assauts de ma hache/silence ; que je n'ai plus qu'à observer chaque jour les rejets du jour, tantôt choisir de les couper, tantôt les laisser faire comme bon leur semble, aujourd'hui, j'espère réussir à m'adresser à toi qui regardes de la cime de l'arbre de l'esprit, déjà si écorché du contact répété des branches sur ton corps, si tu pressens qu'il est possible de redescendre le tronc pour en voir les racines.

Dévoré par ton esprit tant il te semblait possible

de le dévorer. Tu es K.O
ici aussi, Je suis K.O. L'idée de moi est K.O.
L'esprit de moi est K.O.
Youpi !
Et cela au point où, si je vois en face de moi un
homme que mon esprit qualifie presque
automatiquement de patibulaire, la micro-
seconde suivante, je vois un homme qui qualifie
un autre homme de patibulaire. Et cet instant est
total !
Comme cela fait un bien piètre repas que d'être
propriétaire de mes jugements, pourquoi ne pas
plutôt se rassasier immédiatement de paix !?
Paix, tout juste bousculée par une prière
immense : Celle qu'elle soit l'apanage de tous et
toutes à chaque instant.

S'épanouit le monde de l'arnaque, de la
manipulation et des violences de tout bords tant
le commun des mortels ne rejoint pas la
conscience suffisante à les reconnaître dès la
racine, comme d'en reconnaître en soi-même les
racines.

Ce qui fait que celui-ci agit en monstre et celui-là
en saint ne tient qu'à la reconnaissance en soi de
la racine de justesse comme de celle de violence
et au soin donné ou non à l'une et l'autre.

Arroser les pousses de douceurs, ou du-moins,
ne pas les arracher. Arracher les pousses de
violences ou du-moins, ne pas les arroser.

À moins d'élever chaque instant ma conscience
pour voir la folie dont je fais preuve chaque
instant, et que ce regard la fasse chaque instant
cesser en soi, nous sommes l'acteur de ce que
nous dénigrons volontiers autour de nous sous
prétexte que cela semble se dérouler à plus au
niveau d'action qu'en nous-même. On ne

reconnaît pas le mal qui sévit en pointant un doigt vers l'extérieur, mais en pointant tendrement le doigt sur ce phénomène en soi. Et cela jusqu'à ce que notre seconde main enlace la première et fasse tendrement se coucher le doigt tendu du jugement.

Nous avons peur que l'autre nous fasse du mal et, guidé par cette peur, nous imaginons, nous concevons, nous contenons, nous créons le mal qui sera fait, et nous nous insurgons quand arrive le temps où nous est fait ce mal que nous convoquons de tout notre être inconscient. Ne semble-t-il pas alors clair qu'il faille oser voir en soi celui qui voit le mal autour de soi !? Et ceci, à l'endroit et à l'instant de sa conception : maintenant, en soi.

Oser voir en nous celui qui voit.

Alors nous sommes chaque instant guérit.

Et quand *ce que je suis* guérit, le monde guérit.

Qui confond cela avec un nombrilisme profond ne guérit pas. Qui observe qu'il confond cela avec un nombrilisme profond guérit.

Quand un critique, ni aime, ni n'aime pas l'œuvre qui lui est soumise, et, qu'en omettant tout jugement il est reconnaissant du témoignage d'humanité que l'œuvre contient, il a atteint le plus haut degré de moralité que sa tâche puisse enseigner.

Sa caste le reniera pour cela.

Par extension, quand le juge en nous-même, ni aime, ni n'aime pas ce qui passe au crible de son jugement, son jugement devient passif. Une profonde et réelle humanité prend alors toute la place laissée ainsi vacante.

Et l'homme créa la périphérie. Et il apprit à tout nommer dans sa périphérie. Il apprit même de nombreux termes chargés de mépris, faisant ainsi entrer dans sa conception du monde des éléments qui peuvent être vu sans être aimé. Voir sans pour autant aimer, c'est ce que les hommes nomme ; pensant déjà *bien faire* ; la tolérance. L'homme inventa la périphérie et la périphérie inventa l'autre en sa périphérie. Sans l'aimer.

La tolérance, sentiment bien placé au classement des principes vertueux participe pourtant de la non-sainteté par excellence.

La tolérance, c'est connaître sans comprendre, avoir vu sans aimer.

Ça ne vaut pas mieux que l'indifférence, décriée par les principes vertueux, qui elle au moins, ne cache pas son mépris derrière une façade prétendument magnanime.

Croiser en soi un gros nul enseigne l'indulgence. Si la tolérance s'empare de cet intime constat, un pont d'or est offert à ce gros nul qui n'en demandait pourtant pas tant !

Certitudes et Doute

Dans quel ordre admet-on son ignorance et le droit de se tenir éloigné d'autres formes d'ignorance ?

Au même instant, il me semble. Mais cela importe peu.

Admettre une ignorance, c'est cesser de *croire avoir raison*, c'est entrer en phase de doute.

Et cela est merveilleux.

Le doute n'a jamais fait de mal à personne.

Quand on rencontre le doute, on rencontre le doute, voilà tout.

Ce sont les certitudes en soi et le choc de la rencontre de nos certitudes avec celles ; différentes ; du reste du monde qui font toute la violence, la douleur, la souffrance.

Le doute ; quand tu le rencontres ; ne fait de mal qu'aux certitudes, aux illusions que tu portes, et ne peut donc te faire mal que si tu t'es identifié à l'illusoire certitude !

Le doute vient te murmurer que tu es potentiellement bien plus vivant que ne l'est l'illusion que tes certitudes protègent.

Si parfois tu te sens perdu, ne cherche pas à te retrouver, admet plutôt être perdu, observe *le perdu*.

C'est ce regard qui offre à l'homme de *se trouver* un jour, pour un instant, il peut alors se trouver encore, neuf, l'instant suivant.

Tristesse

- Regarde ! Ce ciel plein de nuages est en train de se dégager ! Tu peux être content à présent !
- Avoir cru en la tristesse d'un ciel nuageux ; quand bien même, à présent, il se dégage ; c'est cela qui fait ma tristesse.

Joie, beauté

Si le monde te semble laid, ne t'en prend qu'à celui qui le voit comme tel. Plus exactement : regarde ce personnage en toi pour qui le monde semble laid.

Fais ce constat sans courroux, parce qu'alors, le monde te semblerait laid puisqu'il serait vu par le prisme de ton courroux.

À mes yeux toujours plus délavés, le sens d'une vie est la réalisation d'une joie sans objet, ou plutôt d'une joie que n'entame pas l'apparition et la disparition des objets. Et ce sens n'est pas à prendre, il EST. Cela est vu comme peut être vu le sens du flot d'une rivière.

Le sens d'une vie est aussi de rendre cette joie contagieuse, quand bien même cette joie échapperait aux amoureux de telle ou telle forme illusoire, il n'y aura jamais que celle-là à promouvoir.

S'il y a enfer sur terre, celui-ci est fruit de l'esprit.
Si ce lien est admis, j'ajouterais qu'il y a sur terre
le paradis, fruit de la tendresse que le silence de
l'esprit offre à toute pensée qui se voudrait
défendre la réalité d'un quelconque enfer sur
terre.

Ce que je dis peut sembler triste mais il n'y a de
définition possible que de la laideur.
La beauté est indéfinissable. Elle est en amont de
la définition que je tenterais de me faire d'elle et,
le verbe (ici usité) n'est pas en amont des idées,
des définitions.
La beauté EST, elle est impermanence,
mouvement.
J'observe que la beauté est impermanence si
tout au moins j'accepte que la laideur le soit
aussi.

N'être personne, voilà la joie !
N'être pas même personne !
Être sans casquettes, que pénètre la lumière.
Ne pas même vouloir *vouloir ou pas*, là est la paix.
Ne pas *chercher* à comprendre, là est la
compréhension.
Nous voyons que nous comprenions ce que nous
cherchions.
Et ces mots peuvent bien s'évanouir.

La fleur est belle.
Si tu vois la beauté du fumier sur laquelle elle
s'épanouit, tu te souviens de toute la beauté.

Les convictions sont source de conflits,
Les conflits invitent à approfondir sa lucidité,
Les convictions ne survivent pas à la lucidité,
Convictions en rupture de stock et lucidité
naissante situent le conflit où il a sa source : à
l'intérieur de soi.

Parce que rien n'a plus de valeur que de
reconnaître la beauté en toutes choses et d'être
cette beauté,
quand j'ai parlé, je me tais.
Rencontrer la lucidité et son calme, voilà une vie.

Ce qui se dresse entre toi et le chant des oiseaux
est-t-il aussi beau que le chant des oiseaux

De la liberté, de l'abondance

C'est drôle, je souhaite la liberté mais, je ne la prend pas, je la réclame !
La liberté ne se réclame pas. La liberté ne se prend pas non-plus, elle se rencontre.
Nous sommes cette liberté, chaque instant, sans mémoire, sans intention.
À moins que nous tentions encore d'assujettir la liberté !

Atterrant / Éthéré.

Voilà les jeux d'esprits qui prendraient volontiers le pas sur notre liberté :

Est-ce porteur que je sois cela ? Est-ce mal ?

Est-ce minable qu'il soit cela ? Est-ce divin ?

Est-ce éthéré ? Est-ce atterrant ?

Un jour, il y a plusieurs siècles, un jeune garçon m'a dit alors que je venais faire entendre mes chansons à un groupe d'élèves dans une école :

« Monsieur, vous ne jouez pas avec les mots, ce sont eux qui jouent avec vous ! »

Ce sont les mots, les idées, les concepts qui jouent avec vous, pas le contraire, c'est cela qu'il faut pouvoir entendre venant de soi ou du monde autour : ce sont eux qui jouent avec vous. Il suffit d'oser l'entendre. Nous ne jouons pas à faire les choses, elles se jouent de nous. Jusqu'à preuve silencieuse du contraire.

Tant que l'on ne le voit pas, chaque acte est dû à nos conditionnements. Sitôt qu'on le voit et qu'on le voit encore et qu'on voit qu'on le voit...

L'acte devient une parade amoureuse faite à la vie, avec la vie. Il n'y a rien à changer à la vie, juste cesser de tenter de l'enfermer dans l'esprit. Alors, tout est semblable et différents, les circonstances, les gens, les événements... rien n'est plus accueilli par *mon conditionnement personnel à moi*.

Et tout cesse d'être source de conflit intérieur et extérieur. Il n'y a d'ailleurs pas plus d'extérieur que d'intérieur.

Tout est comme tout est. C'est tout.

Si je fuis la prospérité sous prétexte qu'elle me semble être l'accessoire d'une douteuse part de soi, ou sous prétexte qu'elle requiert de mettre la paix au second plan ; ma crainte viscérale de la prospérité ne témoigne que du fait que ma paix et tout de même au second plan ! Sans quoi cette crainte serait caduque.

Ce qui peut porter atteinte à la liberté de penser est toujours un phénomène qui, lui-même, est issue de la pensée.

C'est une pensée qui empêche la liberté de penser autre chose.

La pensée n'empêche-t-elle pas tout simplement de reconnaître la liberté !?

La liberté est en amont de l'attitude frénétique de nos sociétés qui enchainent sans conscience préalable des pensées et des gestes sans pourtant qu'en découle la liberté.

L'homme n'est pas riche de capacités élevées, tout comme il n'est pas pauvre de capacités réduites. La vraie richesse de l'homme, c'est de

pouvoir voyager d'un état de conscience à un autre en toute paix.

Celui qui suppose l'intelligence en lui-même comme hors de lui-même est intelligent. Celui qui sait se départir du mouvement de son esprit est riche.

Celui qui ; d'où qu'il parte ; voyage à se souvenir qu'il contient tout ce qui est et que tout ce qui est le contient, celui-là est riche.

Il en va de même de l'abondance de créativité et de l'abondance de l'eau.

Si l'on s'agglutine à un point d'eau ou à un pôle de créativité, même abondant, même populairement reconnu, celui-ci se tarie toujours. En ayant la plus élémentaire foi en l'existence de la source qui fût naître ce point d'eau et en marchant vers elle, même seul, même banni comme hérétique, sa découverte ne tardera pas. Ceci est une parabole ; il n'est pas nécessaire de marcher pour rencontrer cette source tout comme il n'est pas nécessaire d'être assis. La source de la créativité, c'est être témoin de ce qui te traverse sans te prendre pour ce qui te traverse. Alors, tu connais des milliards de sentiments, des milliards de point de vue, des milliards de pensées, des milliards de personnages, et ceux-ci sont tes sketches, tes romans, tes mouvements, tes envolées ; tout ce qui se peut.

Un ruisseau coule à ta portée et il est est intarissable.

Nos pétales s'épanouiraient de jour en jour si nous n'étions si occupé à vouloir imposer notre mode de pousse à la fleur que nous sommes.

Relations

Il a dit :

- « Ce n'est pas moi que tu es venu voir. »

J'ai répondu :

- « En effet, ce n'est pas moi que je suis venu voir. »

- « Tu ne m'écoutes pas ou quoi ? »

- « En effet, je n'écoute pas moi. »

L'interlocuteur a alors eu un irrépressible sourire radieux, apercevant un instant le monde hors de Moi. Non sans agacement... Mais cela importe peu.

L'enfer, c'est l'autre / Je est un autre =

L'enfer, c'est moi.

Comprendre, avec des enluminures sur le C.

Voir, avec des enluminures sur le V.

Comprendre sans avoir à *y penser*.

Voir sans avoir à *y penser*.

En relation, si tu ne te libères pas de tes chaînes, tu en poseras aux autres. Et le lien sera liane, sera aliéné.

L'esprit invente son propre adversaire.

Tous le monde l'aimait. Ceux qui, tout comme lui, vivaient en renvoyant d'eux-même un

ensemble d'images et de statuts choisis, ainsi que ceux pour qui ce sport n'était ni plus ni moins qu'un jeu d'adolescents.

Malheureusement, dans toute son apparente candeur, il n'aimait que ceux qui, tout comme lui, ne survivaient qu'en renvoyant d'eux-même un ensemble d'images et de statuts choisis. Il n'aimait que les garants de son identité, lui-même garant de la leur. Il n'aimait en fait que *je* sous toutes ses formes.

Je n'entretiens pas d'amitiés particulières ou très peu. Amitiés encourageant la reconduction d'une idée de soi tacitement entretenue par et pour le lien d'amitié.

J'ai par-contre le contact facile avec « les inconnus ». Cela demande une attention immédiate et un sens de la reconnaissance d'autrui sans idéologie préalable.

Il est si étrange de pouvoir marcher dans la ville en s'éloignant de *collègues* pour mieux rejoindre *des amis* et considérer que tout ces « inconnus » que l'on croisera en chemin ne sont que des figurants à l'idéal social que nous nous sommes choisi !?

Étrangement, quand on ne prend pas son prochain pour un con, on est pas très populaire...

Ne vous penchez pas sur la bêtise d'autrui, même et surtout si elle vous semble nécessiter une vive attention. Penchez-vous sur votre propre bêtise qui requiert déjà toute votre attention. Quand chacun opère une conscience toujours plus vaste de tout ce qui l'entoure, tout est déjà plus

simple. Et ce changement de paradigme, si l'on s'y prête, s'opère volontiers en chacun de nous par chacun de nous.

Si tu me dis : « Je suis malade ! »,
je te dirais « Ah! Moi aussi ! »
Si tu me dis « Tu es malade ! »,
je passerais mon chemin.
Certain que quand tu seras prêt à apprendre que tu es malade, tu l'apprendras de toi-même.

Nos rapports aux autres et aux choses sont gouvernés par notre attitude et notre attitude est gouvernée par la tournure de notre esprit. Il est parfaitement inutile de faire preuve d'interventionnisme au sein de notre rapport à l'autre ou de notre attitude envers lui, et même inutile d'intervenir sur la tournure de notre esprit puisque nous le ferions encore avec notre esprit. Ces éléments et leur incongruité ne forment qu'un signal nous invitant à aller reconnaître la paix en amont de ces éléments, à épouser cette paix profondément, à voir cette paix s'étendre ensuite à la tournure de notre esprit, à voir cette paix s'incarner dans notre attitude, et enfin, à voir notre attitude s'offrir dans le rapport à l'autre.

L'autre est un Je, un Je devant toi.

Je pousse une mouche qui m'emmerde de façon à ce qu'elle se prenne dans la toile d'une énorme araignée. Ensuite, j'aide cette mouche à se dégager de la toile.
Et j'observe mon état.

L'agacement aurait motivé mon premier geste, la culpabilité aurait motivé le second.

Mais si j'espère rencontrer la paix en libérant la mouche, je me trompe. Parce qu'alors simplement, la culpabilité et le repentir tirent la corde de mon équilibre de façon proportionnelle, mais ce n'est pas la paix.

Ma révision de l'évènement est celle-ci :

Ce qui est fait ne peut être refait ou défait.

Piéger une mouche, cela est fait.

Là libérer, cela est fait.

M'en faire des avis, cela est fait.

Qui suis-je de l'emprisonneur ou du libérateur ? :

Les deux et aucun des deux.

Je suis aussi la mouche et l'araignée et aucunes d'elles deux.

Parfois, nous sommes l'agacement et son geste, la rédemption et son geste.

Nous sommes tout cela et quelque-part, cela n'est rien.

Il ne sert à rien d'expliquer une chose à celui qui la sait, il la sait.

Il ne sert à rien d'expliquer une chose à celui qui ne la sait pas, il ne sait pas encore qu'il la sait.

Il ne sert à rien d'expliquer en somme, si ce n'est à offrir un miroir à celui qui verra un jour que celui-ci contient déjà ce qu'il ignore contenir déjà. Témoignons de ce que nous savons contenir, humbles faiseurs de miroirs.

Des sociétés, des systèmes, des religions

Si un homme vit son premier contact avec l'éveil en marchant dans la forêt et en se curant le nez, et s'il lui prenait plus tard de raconter cette anecdote à des personnes souhaitant vivre la même conscience que lui, il ne serait pas étonnant de voir naître « une nouvelle mouvance spirituelle » consistant à marcher dans la forêt en se curant le nez.

Et le *disciple* de se dire en lui-même :

« Ai-je bien marché comme vous l'avez dit Maître, me suis-je mieux curé le nez qu'hier ? »

« Me suis-je mieux rapproché de l'éveil que les autres !? »

Tout ce que nous nommons sociétés, systèmes et religions découlent de cela.

Parce que, dix ans plus tard :

« Ma forêt privatisé en votre hommage vous plait-elle, Maître ? »

Et après le décès du *Maître* :

« Érigeons un monument dans la forêt en mémoire de la sainte narine ! »

Et quatre-vingt ans plus tard :

« Tuons les hommes et les femmes qui prétendent que le curage de nez et la marche dans la forêt ne sont pas les clés de la conscience ! »

« Administrons celles et ceux qui conviennent de l'importance du curage de nez, et offrons à ces braves petits le loisir

d'une demi-heure mensuel de marche dans
les forêts de l'état ! »

Et mille ans plus tard, un élan de lucidité de
la part d'un érudit :

« Les générations précédentes ont-elles
omis l'importance du curage de nez dans le
processus de conscience pour que notre
monde en soit là !? »

Loupé...

De l'enfant, de l'éducation, de l'héritage

Soit courageux : soit l'enfant.

Dans l'adolescence, j'ai rencontré une guitare et je me suis mis à jouer. Les gens disaient : « Moi aussi je voudrais savoir jouer de la guitare. » Je ne voyais pas de quoi ils parlaient, je n'avais jamais VOULU jouer de la guitare. Quand je voyais une guitare, parfois je jouais et je jouais des heures de suite, et parfois je passais près d'elle sans la voir, voilà tout.

Si je disais alors à ceux qui voulaient jouer :

« prend cette guitare et joue ! »

Ils me répondaient :

« Je ne sais pas jouer, je n'ai pas appris. »

Et si je disais à mon tour :

« Il n'y a pas à apprendre, juste à jouer ! »

J'entendais invariablement ; et ils semblaient vexés :

« Toi peut-être mais moi, je n'ai pas l'oreille, je dois prendre des cours. Tu donnes des cours ? »

Je venais de donner le seul cours que je connaissais : prend cette guitare et joue, lève-toi et marche !

Ils ne s'entendaient pas dire qu'ils voulaient jouer d'une part et qu'ils s'en jugeaient pourtant incapables d'autre part.

L'idée de soi, de ses limites, de ses envies ; voilà

ce qui coupe invariablement l'homme de tout ce qu'il prétend vouloir !
Vouloir, la volonté, ce n'est pas le passe-port vers la connaissance.
Vouloir, c'est l'antithèse d'être libre.
Vouloir, c'est l'antithèse de être !
Vouloir dit que demain vous serez guitariste puisqu'aujourd'hui : vous voulez l'être !
Mais demain, vous ne serez pas plus guitariste, vous recommencerez à *vouloir l'être* !
Je ne suis pas guitariste, je ne le suis pas devenu non-plus, je ne peux pas cesser de l'être non-plus. C'est beaucoup plus simple :
Je ne me demande pas si je suis doué ou si je peux rencontrer un prof doué, je n'ai ni désir ni honte de jouer, voilà tout.
De cette façon, on sait faire mille choses, on sait tout faire puisqu'on se permet de tout apprendre simplement en faisant. Pourquoi pas ?
Cela est possible, mais une part de nous ne préfère-t-elle pas écouter la voix qui nous dit « je ne peux pas, je ne suis pas doué, je n'ai pas appris ! » !?
C'est que chacun tient à son conditionnement plus qu'à le transcender.
Je dis : « Je veux faire de la guitare. » mais la voix qui dit « Je ne peux pas comme ça, j'ai besoin d'un prof parce que je ne suis pas doué. » ; cette voix parle plus fort encore.
« Je veux mais je n'ai pas appris. » Voyez le paradoxe !
Une gigantesque IDEE d'institution autorisée à écrire, à lire, à comprendre, à entendre, à jouer plane au dessus de nos têtes et cette idée terrorise la joie et l'intelligence de l'instant.
Il est inutile aussi de penser : « C'est la faute de mon père, de ma mère, de la misère, de la maladie que j'ai eu enfant, etc. » C'est ma pensée

aujourd'hui qui défend encore cela et mon idée de limite fait ma limite ! Osons voir s'exprimer cette limite sans gémir ou juger ou crier ou haïr et : elle s'en va voir ailleurs !

Il est absurde de s'abandonner à une pensée comme : « je n'ai pas le temps avec mon travail, la maison, les enfants... »

Votre maison est-elle un bourreau exigeant qui fronce les sourcils si vous ne vous occupez pas d'elle ?

Vos enfants ne peuvent-ils comprendre que vous consacriez du temps à jouer de la guitare plutôt qu'à les gaver de privilèges ?

Soyez le modèle que vous auriez voulu avoir : continuez de jouer !

Ils sauront alors qu'ils peuvent continuer de jouer eux aussi et cela leur ouvrira l'univers.

Et le votre continuera de s'ouvrir.

Être libre ne signifie pas être irresponsable. Quoi de plus responsable que d'être libre d'interagir avec ce qui se présente à vous, quoi que ce soit, et selon votre sensation de préférence plus que votre sensation de limite !? Pouvant nommer aussi bien jeu que travail tout ce qui s'offre à vous.

Votre travail forcené et le pécule qui en découle vous permettent quoi ? Si ce n'est d'acheter les biens et les loisirs qui occupent votre ennui et celui de vos enfants ! Quand on a quelques légumes, quelques mètres carrés au chaud et des outils de création, plus rien de ces biens et de ces loisirs n'ont de saveur. J'entends bien que cela ne peut être réalisé en un seul instant, tout comme votre forme de confort actuel ne tient pas sa réalisation en un seul instant. Mais il s'agit là d'une direction. Pourquoi la sécurité sans la liberté alors que la liberté offre sa forme de sécurité ?

Une forme parfaite de sécurité puisque la liberté vous accompagne pas à pas quand la sécurité vous retient dans chacun de vos gestes. Offrez-vous à vous-même la disponibilité. Celle de ne pas vous abandonner aux pensées de « Je ne peux pas, je ne sais pas... » Là est l'éducation. Là est la générosité. Là est l'harmonie. La disponibilité crée ce que la volonté et son cortège de jugements et d'agacements n'offriront jamais : La confiance et la joie d'être en vie. Les possibilités infinies de la bonté ; de la vitalité.

Un enfant dit : « C'est pas bon, ça ! »
et on lui rétorquera : « On ne dit pas *C'est pas bon, ça* on dit *Je n'aime pas ça !* »
(Déjà, avec cette logique, nous pourrions conclure que si un enfant dit : « C'est bon ça ! », on pourrait sans problème lui répondre : « On ne dit pas *C'est bon ça*, on dit *J'aime ça !* Mais soit...)

En fait, *C'est bon, C'est pas bon, J'aime ou Je n'aime pas*, c'est toujours la même chose, c'est toujours du même ordre : Celui de l'opinion.

Si le jugement *Je n'aime pas les haricots* semble épargner la valeur intrinsèque des haricots davantage que le jugement *les haricots, c'est pas bon*, tout cela n'en est pas moins une affaire de jugement.

La scène peut aussi se dérouler de la sorte :

- « C'est pas bon, ça ! » dit l'enfant.
- « Qui trouve que c'est pas bon ça ? » lui répond son interlocuteur.
- « Bah, moi ! »
- « C'est qui moi ? Un vieillard qui vit en Afrique ? »

- « Non, c'est moi, un enfant qui vit en Belgique ! »
- « Entendu, mais tu crois qu'il y a des vieillards en Afrique qui trouve que c'est bon ça ! »
- « Peut-être que oui... »
- « Alors, si un jour, toi, tu es un vieillard et que tu vis en Afrique, peut-être que tu trouveras ça bon !? »

Et là, l'enfant sentant qu'il est « coincé », répondra peut-être :

- « Non parce que j'aime pas l'Afrique et que je veux jamais être un vieillard ! »

Ce qui mettra fin à l'échange, mais l'échange portera ses fruits.

Si le lecteur se dit qu'on a pas toujours le temps pour ce genre d'échanges, j'en conviens. Mais bien souvent, ce fameux temps manque parce qu'on a déjà trop affaires avec toutes les situations envenimées par l'attitude « Moi, j'aime ; Moi, j'aime pas ».

(...)

Chaque enfant a un Dieu en lui, mais en essayant de modeler cet enfant, nous transformons le Dieu en Démon.

A.S Neill

La nature réelle de l'homme n'est pas fort éloignée de l'état de l'enfance. À ceci près que le discours classique de l'adulte, que l'enfant prend au mot et qui consiste à lui faire entendre, à lui faire croire, à lui faire dire qu'il est irresponsable et doit œuvrer à le devenir ; ce discours n'existe

plus quand je suis moi-même l'adulte qui contient un enfant et que ne ressassant pas à cet enfant qu'il est irresponsable, non seulement je suis responsable mais aussi, l'enfant que je suis a l'art de ne pas inventer les problèmes qu'il passerait sa vie à tenter de résoudre. Cette stupidité est le sport planétaire de l'adulte qui prend sa prime enfance pour un détail ridicule et uniquement le sien. Encerclons-les. :)

Si tu aimes faire quelque-chose, fais-le autant que tu le veux. Et quand tu ne veux pas le faire, ne le fais pas. Mais il ne faut pas que cette chose devienne un loisir quand tu seras grand, ça voudrait dire que tu fais autre chose comme travail. Et ne fais pas non-plus la chose que tu aimes comme travail, tu risquerais d'enfermer ce que tu aimes dans des dossiers et des tranches horaires. Aime tout ce que tu aimes comme tu aimes aimer. Comme toi seul sait.

Joue toujours, ne joue aux dépens de rien ni personne mais joue toujours. Jouer est la vraie vie.

L'interventionnisme est le grand moyen en usage dans *la civilisation*. Il instruit à l'école, il emprisonne en cellule, il mène en cortège, il dirige en entreprise, il cautionne ou pas des subalternes. Il domine tout ce qui se peut être dominé. Il gère les « problèmes », il méprise la beauté. Il est stupide.

Alors qu'en prenant le courage de respirer, je suis en mesure de t'inspirer !

S'appuyer sur hier pour inventer demain ! Voilà ce qu'érupte le « monde de l'idée », incarné en la quasi-totalité de ce qui se VEUT être.

Voilà la sauce à laquelle l'adulte tourmenté se propose de tourmenter les enfants.

Aucune place pour la vie et le vivant, aucune à la contemplation, aucune au silence, à l'essentiel silence ! Celui qu'offre l'écoute du bruit sans idéologie.

Vite ! Les photographies, les vêtements, l'école, l'altérité, le devoir, le devenir, les horaires, la propriété, la progéniture... et à son tour, ses photographies, ses vêtements, son école, son altérité, ses devoirs, son devenir, ses horaires, sa propriété, sa progéniture....

Et peut-être se faufferont encore quelques instants de grâce sans objets perçus immédiatement comme des parenthèses bien peu dignes de foi !

- Quand il était enfant, on lui lavait la bouche avec du savon s'il disait des gros mots !

- Et il a cessé d'en dire ?

- Non, il a prit goût au savon.

Ne pas se fier aux enseignants qui ; ayant cessé d'apprendre ; n'enseignent que l'extinction et la paralysie.

L'homme adulte peut parfois se sentir moins sensible que lorsqu'il était enfant.

C'est qu'il veut encore REDEVENIR sensible alors qu'il lui suffit de l'être.

- Dis Papa, pourquoi ça s'arrête pas la pollution ?
- ... J'crois que nous, les êtres humains, nous nous vengeons de la nature dont nous avons peur en lui faisant mal...

Élever un enfant, ce peut être l'inciter à l'élévation ou le réduire à l'élevage.

Si tu veux réaliser tes rêves d'enfant, c'est que tu es devenu l'adulte qui a un souvenir de ses rêves d'enfant et veut les reformer.

Un enfant n'a pas de projet, il est présent et il rêve tout de suite.

Il ne rêve même pas, c'est l'adulte qui rêve que l'enfant rêve.

L'enfant vit.

L'enfant est.

C'est à toi.

Si l'on ne sait plus, on ne sait pas.

Cela ne signifie pas que l'on a jamais su. Cela signifie juste qu'il suffit de regarder maintenant, et ainsi de savoir maintenant.

Chacun cherche un état meilleur, une amélioration, un plus, un mieux... et le monde a beau être en souffrance, cela n'est pas remis en question !

Si cette quête mondiale du « faire meilleur » sur tout les niveaux, individuel, collectif, affectif,

professionnel, culturel, politique, industriel ; si cette quête laissée place à l'humble constat de ce qui est, alors, les profonds changements attendus par la répétition mondiale de notre allégeance au « faire meilleur » seraient obtenus. À savoir, la sécurité (qui n'était pas acquise à l'heure des grands fauves mais qui serait effective si l'homme ne piétinait l'homme à son tour), la paix, l'abondance, le droit, la justice, bref, la vie.

- Papa, y'en a qui frappe les anges ?
- Oui, y'en a !
- Alors ça change rien d'être un ange !?
- Si, ça sert à ne pas riposter, à absorber la colère pour que la colère s'arrête enfin.

Si tu es sur cette terre, depuis vingt ans, depuis trente ans, depuis cinquante ans, depuis quatre-vingt ans et que tu es triste parce que tu sens que la vie t'a éloigné de ton enfance, ne t'inquiète pas.

Le retour de ton enfance peut être pour cette seconde-ci. Si comme l'enfant, tu pardonnes pour retourner jouer.

Agitons-nous encore pour l'industrie, la santé, l'éducation, l'économie, la culture...

Tout cela est la vanité qui rend ce monde malade et ennuyeux.

Si nous souhaitons vraiment travailler (autrement dit agir), être en bonne santé et nous cultiver, rien de plus facile. Cultivons la terre et enseignons-nous la terre.

Pour le bonheur des enfants, il suffit d'un jardin

garnis de cultures et d'êtres humains sensibles. Il incombe à soi de commencer.

Les hommes veulent tous enseigner et s'étonnent de ne trouver personne qui veuillent recevoir leur enseignement. Ils attendent chacun d'un autre que soi-même l'humilité de vivre en élève.

Fiston ne fait pas ce qu'il ne veut pas faire ; aussi qu'il ne fait pas ce que je ne veux pas qu'il fasse si lui-même ne veut pas le faire. Pour le reste, il est libre.

Sauvons quelques enfants. À l'insu de l'état, de l'école, de la famille, des religions.
Inspirons quelques enfants.

Pourquoi rechercher notre état d'enfant dans le passé ou l'avenir ?
Notre état d'enfant est de vivre ici et maintenant. Ici et maintenant ne peuvent donc pas être ailleurs, dans le passé ou l'avenir. Ici et maintenant sont ici et maintenant.
La vie est ici et maintenant et nous sommes la vie.

Parfois, j'observe que la sérénité et la bienveillance deviennent davantage héréditaire que ne l'est l'aliénation.

Pardonne tout de suite, joue tout de suite, à

cache-cache avec ton patron, à être en retard pour regarder les fleurs, à partager ton gouter avec « un nouveau » que tu rencontres sur un banc public, à faire plein de grimaces là ou tu n'en faisais plus qu'une, à être ce que tu sens plus qu'à cacher ce que tu penses, à ignorer plus que de croire savoir.

Observe bien l'enfant que tu étais, observe-le dans le souvenir de ton choix, regarde-le vivre, jouer, flâner et jouer encore.

Et maintenant, si tu le veux bien va lui rendre visite dans ce souvenir, rentre dans cet instant ou tu l'observais vivre, va-y tel que tu es aujourd'hui. Va le saluer !

Pleure-lui si tu veux toute ta tristesse, ta culpabilité de ce que tu as fait de lui, plains-toi si tu veux, plains-le d'avoir échoué si souvent, d'avoir si peu su le protéger, d'avoir relégué tant de rêves, d'être devenu si terne.

Quand tu auras fini de TE plaindre en le plaignant et de te confondre en excuses, quand tu te seras tut et que tu seras prêt à le voir enfin, lui ; tu verras qu'il te sourit, qu'il t'aime, qu'il est beau et que tu l'es toujours.

De la vie et la mort

je vis dans une fougère. Je ne crains plus la mort.

La mort est du domaine de l'idée. Preuve en est qu'il faut être en vie pour visualiser la mort. En vie à demi du-moins...

Tant, par notre monde de pensées plus ou moins mortifère, la vie est étranglée et la mort en paraît donc réelle.

L'on peut se dire que l'homme est vivant tant que son corps perdure, l'on peut se dire que l'homme est vivant tant que sa mémoire perdure dans les esprits, l'on peut aussi supposer que la vie ne se limite pas à la vie du corps ou de l'esprit, et vivre.

Si durant une vie entière, rien ne semble vous sourire ; et si un instinct nouveau vous invite enfin à en sourire, le sort est conjuré de la manière la plus viable qui soit : maintenant, de l'intérieur.

La vie est passionnante
proportionnellement à l'observation
dépensionnée que nous lui portons.

Avoir confiance en la vie, pas tant pour nous
apporter ce que nous attendons d'elle que pour

nous proposer de rencontrer en soi *celui qui attendrait quelque-chose d'elle.*

Quand on sait entendre d'elle cet enseignement là, on cesse de se prendre pour *celui qui attend.*

La vie m'est témoin que la mort n'existe pas.

L'homme attend bien souvent d'avoir la vie derrière lui pour réaliser que le temps n'existe pas, que le seul temps qu'il connaisse est *celui que cet esprit suppose pour ce corps.* Alors parfois, au bord de la rupture de ce corps, l'homme s'éveille, l'homme se souvient que la vie est maintenant, sans images mentales dominantes sur la vie, sans idée de soi. Alors l'homme naît enfin.

Il n'offre alors comme témoignage de ce que nous sommes véritablement que l'anecdote d'une sagesse sénile, pas apprivoisée. Son éveil n'est alors qu'à peine visible à ses petits enfants et leurs vies durant, ils ne feront alors d'eux-mêmes, de ce grand-père et du reste qu'un assemblage d'images mentales ; choisissant celles qu'ils préfèrent rejoindre, choisissant celles qu'ils préféreront éloigner. (Choisissant ?)

Ceux-ci à leur tour, ne naîtront alors probablement qu'au bord de la mort de ce corps. Qui leur aura suggéré leur vie durant qu'il n'y a qu'à être attentif aux images mentales quand elles arrivent pour s'en départir ?

Quel grand-père sait suggérer cela à ces petits enfants ? Et quand bien même il serait apte à le faire, quelle farouche opposition rencontre ce grand-père conscient de la part de ses propres enfants inconscients, de l'école, de la politique, de la religion, du commerce et des médias qui

relayent toutes ces fadaises !?

Tout ce qui propage l'inconscience règne sans partage, c'est cela qui a lieu et qui ne cessera d'avoir lieu qu'au prix d'oser le voir. Oser voir que tu occupes ta vie à des images mentales. Oser le voir, c'est cesser de l'entretenir pour un instant. Ce n'est pas encore cesser de le faire puisque au delà de cet instant ou tu oses le voir, n'es-tu pas à nouveau occupé à alimenter une autre image mentale ?

Ose alors le voir, encore et encore.

Libre à toi d'occuper cette seconde à te penser conscient , à visualiser ton inconscience passée ou à anticiper ta conscience à venir mais cela est encore une image mentale.

« Mais je ne peux plus rien faire alors !? » .

Ceci est encore une image de l'esprit.

Ose le voir et cela s'interrompt le temps de ce regard.

Là commence la vie.

Cette incarnation n'est pas toujours drôle semble-t-il, mais qu'il est drôle de la voir sans filtre, sans avis, détaché.

Alors cette incarnation est toujours drôle !

Dans l'ordre, viens le courage d'essayer, et peut-être ensuite vient celui de renoncer.

Viens alors la joie de vivre. Accompagné de la paix de mourir.

Vous entendez des paroles pleines de sagesse ou vous entendez un flot de compliments, un flot d'injures. Tout cela est sans importance.

Pensez vous que votre paix naîtra ou mourra par vos oreilles ?

Tout ce que l'homme souhaite, c'est communier avec le vivant. Mais il ne le sait pas encore alors il s'épanche dans ses instincts de destruction qui font office de rapport charnel à la vie et l'homme n'est donc pas encore bien vivant. Mais il ne l'ignore plus tant que ça...

Il y a deux postures majeures au suicide, la première serait, qu'au fond de la tristesse, on n'a pas su reconnaître qu'il y avait aussi en soi l'observateur de la tristesse qui lui, est tout ce qu'il y a de plus vivant.

La seconde posture, serait, qu'ayant rencontré cet observateur en soi, l'apparente allégeance du commun des hommes à l'illusion, à l'inconscience semble si grande qu'elle en devient insupportable.

Dans les deux cas, la mort est là. À la nuance que les premiers sont fustigés et que les seconds, après ré-étude de leur dossier se voit baptiser saints, martyrs ou philosophes et ont leurs noms à l'entrée des rues et des monuments qu'érige *le commun des hommes*.

Il est heureux de constater que l'affirmation meurt au profit de l'interrogation, que l'interrogation meurt au profit de l'abnégation et que l'abnégation meurt au profit du silence.

Alors vient cette observation : Je n'ai plus de nom, plus d'identité, plus d'idée de soi si l'esprit ne sait plus m'en imposer une.

Alors viens cette observation : QUI pense n'avoir plus de nom, d'identité ou d'idée de soi ?

Et un rire, vertigineux ! :)

Le secret de la vie, c'est de « mourir avant de mourir » et de découvrir ainsi que la mort n'existe pas.

Que la peur ne soit plus entre la mort et soi, voilà une vie.

De la conscience, de l'attention, de la perception, de « l'éveil »

- Maître, nous souhaitons être tout comme vous, guérissez-nous de nos maux et montrez-nous comment ne plus en contracter de nouveaux.
- Je puis répondre à ces attentes, mais vous n'entendrez rien.
- Comment pouvez vous savoir que nous n'entendrons pas si vous ne nous dites rien !?
- Eh bien soit, entendez : Cessez de vous identifier à la maladie et vous serez guéri. Cessez de vous identifier au mal que vous craignez et il vous est épargné. Cessez vouloir être semblable à moi et vous serez semblable à ce que je suis.
- Vous aviez raison, je ne comprend pas.
- Bien-sur ! Car cela ne peut pas être enseigné, cela se vit !

Ne cherchez pas à vous souvenir d'un instant d'éveil ; ne cherchez pas à vous prémunir du sommeil ou à poursuivre votre éveil.
Oser vivre de la sorte, c'est déjà s'éveiller, c'est déjà la paix.

Se laisser toucher par la grâce requiert notre disponibilité.
Notre disponibilité naît de l'observation fugitive du *vouloir cette disponibilité*.
Vouloir est l'un de ces conditionnements

communs à toute l'humanité.

L'humanité se définit par ses conditionnements alors qu'elle ne naît véritablement que de l'observation de ses conditionnements.

Un humain, c'est potentiellement « celui qui voit sa pensée, son acte, sa parole, son projet, plus qu'il n'est occupé à les poursuivre, les enchaîner et les justifier. »

La conscience peut être trop vaste pour qu'y survivent des croyances et n'être pas telle qu'être sans croyance ne semble pas parfois douloureux.

Il n'est nul besoin de s'inquiéter de cela.

Un jour, on rencontre l'éveil. C'est à dire que pendant un court instant, nos conditionnements n'ont pas le dessus sur le regard que nous leurs portons.

Le fait que nos conditionnements puissent ne pas avoir le dessus sur la conscience, voilà le genre de choses que l'on tente de comprendre suite à cet instant d'éveil et qui sont justement encore ce conditionnement : vouloir savoir.

Nous avons vu un instant et pour voir toujours, nous *voulons savoir*.

On peut dire aussi (si si, on peut tout dire ! :)) pour raconter l'éveil, que c'est une sorte de refonte de la vie et de la mort qui rend la seconde vivante.

Mais si, *me souvenant de l'éveil*, je vous disais que je n'ai pas peur de mourir, ce serait ridicule. Ce serait une conclusion en fonction d'un souvenir, rien de plus.

L'attention consiste à rencontrer une pensée qui cause de la peur de mourir et de ne pas chercher

à n'avoir plus peur, et de ne pas chercher à faire croire que l'on a plus peur. Alors on regarde cette pensée sans être guidé par elle dans un cursus d'autres pensées. On voit une pensée *peur de mourir*. Et c'est tout.

Tout ce qui compte, c'est que rien ne compte, tout ce qui est vivant est mort et tout ce qui est mort est vivant et ça n'a plus aucune importance. Que l'on soit fleur ou crottin, on est ! Un point c'est tout. Le crottin comme la fleur, sont parfaits.

Quand on épouse les mondanités, la solitude est immense mais aucune lucidité ne le révèle.

Quand on épouse la lucidité, la solitude fait partie de la dote jusqu'à ce que l'on soit assez lucide pour voir qu'il n'en est rien.

On ne peut pas résoudre un problème au niveau de conscience qui a posé ce problème / Les problèmes issus du mental ne peuvent pas se résoudre sur le plan mental.

Einstein / Eckhart Tolle.

La peur, l'accusation, la délation, la plainte sont des formes élaborées de la culpabilité.

Un être qui ne marche pas au son des tambours de SA société et qui danse sur la musique qui jaillit d'elle même : voilà une rigolote définition de l'éveil.

Il n'y a pas d'accomplissement progressif comme

il n'y a pas de bonheur progressif.
L'accomplissement et le bonheur sont immédiats, accomplis. Mais rien n'empêche alors qu'ils nous quittent comme ils sont venus et nous reviennent comme ils sont partis. Le vol de l'accomplissement de l'âme nous survole ou il ne nous survole pas. Le vol du bonheur ; de même. Il ne tient qu'à nous d'être reconnaissant en toutes ces circonstances ; là est la paix.

Si chacun s'éveille ; c'est à dire, si chacun est celui qui voit sa pensée, son acte, sa parole ; Si chacun s'éveille plus qu'il n'est occupé à incarner sa pensée première, à justifier ses actes, à concentrer sa pensée ou projeter sa parole ; Si chacun s'éveille ; c'est à dire, si chacun est disposé à regarder ce qu'il a été la seconde précédente ;

Si chacun s'éveille plus que d'employer cet instant à foncer cœur et tête baissés vers la seconde qui suivra peut-être ;

Si chacun s'éveille ; c'est à dire, si chacun fait reculer pour sa part sa volonté, son ambition, son pouvoir en devenant l'observateur plus que l'acteur ;

Si chacun s'éveille, nous ne serons plus, de la conscience, les cancre de l'univers.

Si chacun s'éveille, les hommes continueront d'exister et cette fois, en harmonie avec le règne du vivant.

Si chacun s'éveille ; c'est à dire, si chacun est celui qui voit ce qu'il pense à l'instant ou il rencontre une pensée plus qu'il n'est occupé à affronter, à juger, à survoler, à supplanter ou à savoir qu'il sait ce qu'il rencontre ; celui-là est chéri de la création.

Aussi, cela se vit ; cela vaut dans cette

circonstance et dans celle qui suit.
Sans cela, les ambitions mêmes supposées
louables participent de la destruction que
l'homme opère. Osez voir un seul instant ce que
vous venez d'être, sans le distordre
d'interprétation, répétez mot pour mot, ton sur
ton, geste pour geste la seconde présente et
regardez. Osez voir, éveillez-vous ! Vous
rencontrerez alors la tendresse, une tendresse
qui n'a rien de commun avec celle qu'illusionnés,
vous supposiez connaître : une tendresse envers
tout ce qui est. Sans plus le jugement, la peur,
l'ambition, l'espoir, le désir... Et vous devenez
alors incapables de nourrir les causes premières
du massacre de notre monde.

L'éveil, disons qu'il s'agirait du premier instant ou
l'on est le témoin de l'esprit. Avant cela, je ne
peux que m'en faire une idée, après cela, j'en
connais une première expérience mais m'occupe
alors volontiers de me faire une idée à propos de
cette neuve expérience ! Comme pour un
dépuçelage sexuel !

Comme dit le livre (que je n'ai pas lu mais) dont
le titre suffit à tout dire : Après l'éveil, la lessive !
Autrement dit, le retour à « la réalité ».

la vie après ce premier instant de présence
consisterait à reconnaître le plus souvent et le
plus rapidement possible les manœuvres de
l'esprit qui s'imposeraient encore volontiers à
nous.

Alors souvent, lucidité et souvenir de lucidité se
confondent en excuses mais la paix ne pénètre
plus. Aillant connu cet état d'attention, nous
avons alors l'impression d'être pensée sur
pensée, sans tendresse, sans joie et fatigué.
C'est qu'il reste à oublier jusqu'au puissant état

d'éveil rencontré pour s'abandonner à celui-ci, qui est là, et qui ne requiert pas même les plus flamboyants élans de notre mémoire d'éveil.

Être témoin de l'inconscience au point de voir l'inconscience qui se joue en soi-même, au point de voir que toute l'inconscience se joue en soi-même, voilà la conscience.

Plus notre environnement s'élargit sans une conscience élargie, plus nous élargissons notre pouvoir sur le monde sans en élargir l'amour ; c'est ce qui fait la violence qui s'abat sur notre monde.

Nous avons pourtant le choix d'abandonner ce pouvoir au privilège de la conscience, et tout comme les centaines de milliers de Christ qui vivent sur notre terre, favorisé la présence, l'attention.

Nous avons chaque instant le choix de constater paisiblement que nous contenons le jugement pourtant, comme nous l'encouragent nos systèmes de pensées, nous rendons ce jugement tout juste invisible aux autres tout en le renforçant intimement.

Tout notre système de pensée encourage et valorise l'avènement de ce que nous contenons de plus néfaste pour le monde. Il suffit d'oser le voir pour oser rendre cela caduc.

Osons voir que nous contenons si bien le juste que l'infâme, sans nous contenter de jouer les innocents.

S'il m'est insupportable de constater que je suis infâme, c'est que j'imagine encore que la sagesse, l'amour, consistent à nier l'existence de mes plus vils penchants plus qu'à en prendre

connaissance et à les sublimer par ma simplicité. Voyons par nos yeux d'enfants à quel point les voitures, les publicités, les armes, les atours, les fêtes sans joie, les arrangements sociaux sont potentiellement bien plus virulents que ce qui est évoqué ici.

Nous sommes autre chose que tout cela, nous sommes bien plus vivants, bien plus purs, pareils aux enfants, nous sommes bien plus beaux que ce que nous poursuivons.

Déposons tout cela et nous verrons que nous traquions une ombre de nous-même toujours plus grande du fait que nous la traquions.

Déposons nos efforts pour paraître et nous verrons la vérité ; nous sommes tel que nous ne pouvons plus l'imaginer à force de tendre notre être vers un objectif, même si cet *objectif* est la sainteté ! Nous sommes infiniment finis, et en même temps si simples, si parfait que la seule peine qui reste au cœur de cette conscience est de voir que l'homme, malade et pauvre, perdu et triste, brigue la santé, la richesse et la paix au niveau de l'esprit et de ses conséquences de matière quand l'éveil est l'état de santé, de paix et de vitalité de l'univers.

Éveillés, nous sommes en vie dans cet instant tout comme l'est l'univers.

Il n'y a rien à poursuivre, laissons le silence s'installer, le bruit que nous faisons n'est que le bruit de l'esprit.

Le silence de notre esprit fait entendre toutes les vibrations de l'univers.

C'est le pouvoir suprême et ce ne peut être le pouvoir sur rien ni personne puisque dans cet état, vous êtes tout et tous le monde. Comment ce pouvoir pourrait-il faire l'objet d'un abus de pouvoir ?

Tout les pouvoirs de notre esprit de matière ne

savent que s'abattre sur les plus fragiles de nos frères et sœurs.

Lâchons l'outil que nous tenons en main, nous ne sommes pas le constructeur que nous croyons être si l'édifice est réalisé sans conscience, sans le silence préalable de l'esprit.

Ce grand cirque peut cesser, l'homme est prêt pour l'ascension. Il n'y a pas à comprendre toute l'histoire des hommes et toute la notre pour que le monde soit enfin radieux.

Il n'est qu'à offrir au monde une claire seconde d'inertie méditative par l'observation de ce *quoi que ce soit* qui traverse mon esprit.

Lâchons tous notre outil pour un instant. Cet outil n'est toujours que l'incarnation matérielle récurrente des pensées les plus récurrentes que nous adoptâmes. Poser l'outil, c'est couper le lien qui nous enchaîne encore aux pensées qui lui donnèrent vie. C'est rendre leur liberté aux pensées, c'est rencontrer la liberté, celle que l'outil fait mine de nous promettre.

Cet outil prendra souvent la forme d'un statut, d'un rôle au sein d'une idéologie ou d'une autre, de la pratique poussée de tel ou tel discipline. Il fonctionne de la même façon que les régimes politiques et religieux que nous décrivons et pour cause, ces politiques et ces religions sont les versions communes des régimes que chacun adopta déjà individuellement.

Voyez, si chacun de nous entrait en silence pour quelques jours, ce que nous nommons *histoire* est alors révolu puisque l'on constate que son cours « normal » peut être changé en un éclair. Osons cette attention et voyons, après quelques jours hors de l'habitude, les fruits de cette attention sont déjà innombrables et modifient toute notre trajectoire.

Nous voyons alors qu'individuellement, nous

n'étions pas étranger à la destruction grandissante de notre monde. N'ayons pas peur d'en prendre conscience, il n'y a qu'en conscience que cela sait guérir.

L'état d'éveil nous quitte sitôt que nous tentons de le « systémiser » aux travers de nos talents spécifiques tout performants qu'ils soient. Mais alors, peu importe puisqu'à cet instant, la présence est actée.

Exercice :

Chaque fois que je rencontre le jugement, je ferme les yeux. Sitôt que le jugement s'estompe, j'ouvre à nouveau les yeux. Sitôt que je reviens au jugement, je ferme à nouveau les yeux. Cette exercice fait prendre la mesure de l'automatisme du jugement. Tant cela nous fait vivre presque aveugle... Devant un miroir, c'est surprenant !

La pensée refabrique sans cesse un nouveau juge, un nouveau jugement. La pensée peut pourtant être perçue par l'observateur en soi qui pose alors sa bienveillance sur le juge et ses jugements. Restaure ainsi la douce polarité du penseur. La conscience remplace alors l'observateur et le penseur.

Cette conscience est au-delà de la pensée qui, même repolarisée n'est pas une fin en soi mais la fin de la limite en soi. À ce stade, les frontières explosent et nous redevenons conscients d'être tout ce que nous rencontrâmes, tout ce que nous rencontrons, tout ce que nous rencontrerons.

Le temps et l'espace n'ayant aucune prise sur la conscience, tout ce qui est même inconnu de la

vie d'un homme est inconditionnellement épousé pour étant la véritable nature de soi. Ce mouvement de vie est éprouvant de réalité. Le sommeil, le repos, le silence sont alors les éléments naturels à réapprivoiser pour rester attentif au rendez-vous permanent qu'a l'homme avec lui-même, qu'a l'homme avec le souvenir de ce qu'il est véritablement : Tout, l'absolu, dieu, l'univers... Peu importe le nom de l'innommable.

Qui dit avoir trouvé n'a en fait que cessé de chercher.
Qui cherche ne trouve pas mais espère toujours qu'il trouvera.
Qui cherche cherchera encore.
Qui cesse de chercher trouve.
Qui a simplement cessé de se prendre pour le chercheur trouve.

L'inconscience est aussi tenace qu'il est osé de la déceler en soi, osé de l'entendre, osé de la dire, osé de l'aimer.
Cependant, en osant cela, elle s'avère absolument anecdotique.

Est-ce que, le fait de se souvenir, est un instant présent comme un autre ?
Si l'observateur en toi se souvient, il proposera son indulgence et sa tendresse à l'objet de son souvenir. Et tu n'auras donc quitté le présent que pour l'aimer en amont.
Si c'est le penseur qui se souvient (et ceci est la source de tous les conflits de ce monde), il ne fait que s'échapper d'un présent ou il se sent

jugé comme il juge, ou il se sent mal-aimé comme il ne sait aimer. Il impose alors à l'objet de son souvenir son monde fait de jugements.

En bref, que le penseur se souvienne ou qu'il se projette, il abimera toujours son instant de vie par son monde de jugements quand, l'observateur, quoi qu'il fasse, guérit les conflits créés pas le penseur.

La preuve : en observant la pensée selon laquelle *le penseur serait un abimeur d'instant*, je n'abime pas cet instant-ci à taper sur la tête d'un *méchant penseur abimeur* que mon esprit continuerait d'inventer !

Alors, tout nous est égal. La mort, l'espoir, le jugement, la colère, la bêtise... Pas au sens ou tout nous est indifférent. Non : égal.

Mathématiquement égal.

L'espoir est égal au désespoir. La vie est égal à la mort. Être jugé bon ou mauvais, cela est égal. Avoir affaire à la bêtise ou à la finesse d'esprit, cela est égal.

Parce que tout cela est du domaine de l'idée : c'est égal.

Il ne s'agit plus alors que d'être environné de ce qui est le moins épuisant à côtoyer.

Quand on connaît un éveil fulgurant. Quand plus rien ne nous sépare de tout, quand l'idée de soi est étendu à l'univers, au point où il n'y a plus prise de la part des idées de soi, des idées de l'univers sur la réalité de la vie. Quand on connaît cet état, il est parfois difficile pour l'homme d'accepter « redevenir » une petite partie de soi même. Cela dit, ce qui importe pour que « la paix soi avec toi », c'est que, quelque soit le plan de

conscience qui s'offre à ton énergie dans cet instant, épouse-le, aime-le, adopte-le, offre lui ta tendresse. La fulgurance d'un état d'éveil total ne s'offre peut-être pas à toi dans cet instant mais, en te donnant à ce qui est, tu es immédiatement disponible à ce qui est. Et quelque soit la profondeur de ton champ de vision du monde en cet instant, ta tendresse révèle tout ce que cet instant a de généreux. Si le trouble se présente, ne le chasse pas, ne le craint pas, ne te le reproche pas ou, ne reproche pas au trouble sa présence (ou plutôt ton absence). Vois ce trouble et ton regard le baptise instantanément de sa tendresse.

Ne rien admettre une fois pour toute comme étant vrai, faux, ceci, cela, bien, mal, etc. c'est ce qui fait la force en même temps que la faiblesse. C'est ce qui est aussi humain que cela semble ne pas l'être. C'est ce qui égratigne les certitudes autant en soi qu'autour de soi. C'est cela l'attention.

Tout comme il y a cette latence qui nous fait voir la lumière passée des étoiles. Il y a entre les choses et ma perception des choses une infinitésimale latence.

Être pleinement ne relève pas même de ma capacité à coller au plus près des choses avec la perception la plus pure que je puisse avoir d'elles. Alors je me détend.

Des Hommes, de dieu, De Jésus

L'homme se souviendrait qu'il est pareil à Jésus s'il n'était si occupé à se vouloir évêque.

Homme, cela ne peut être une question de poil au menton, pas plus que ce n'est acquit parce que l'on commence à agir par soi-même, à semer. Ce n'est pas même récolter l'humble fruit de nos semences.

C'est peut-être alors ; avoir même fini de se vouloir récolteur et goûter la vie telle qu'elle s'offre alors.

Ta dépression est bon signe. Elle te signale la fin prochaine d'une de tes illusions. Elle a des vertus anti-iconoclastique.

À condition que, quand tu «vas mieux», tu n'aies pas mieux grâce à une iconoclastie toute neuve !

« Il avait pour principe de traiter les hommes qui nous approchaient comme autant de rares trouvailles découvertes au fil du voyage [...] Il les concevait comme des réceptacles du merveilleux et, créatures suprêmes, il leur accordait des droits princiers. Et réellement, je voyez tous ceux qui l'approchaient s'épanouir comme des plantes qui s'éveillent du sommeil hivernal, non point qu'ils devinssent meilleurs, mais parce qu'ils devenaient davantage eux-mêmes. »

« Il est des temps de décadence ou s'efface la forme en laquelle notre vie profonde doit s'accomplir. Arrivés à de tels époques, nous vacillons et trébuchons comme des êtres à qui manque l'équilibre.

Nous tombons de la joie obscure à la douleur obscure, le sentiment d'un manque infini nous fait voir pleins d'attraits l'avenir et le passé. Nous vivons ainsi dans des temps écoulés ou dans des utopies lointaines. Cependant que l'instant s'enfuit.

Sitôt que nous eûmes conscience de ce manque, nous fîmes effort pour y parer. Nous languissions après la présence, après la réalité, et nous serions précipités dans la glace, le feu ou l'éther pour nous dérober à l'ennui. »

Ernst Junger (Sur les falaises de marbres)

Le scribe du sage n'est pas implicitement sage lui-même. Il n'est peut-être pas scribe non-plus d'ailleurs. Mais ça le fait rire et son rire a quelque chose du rire d'un sage.

Si le mal n'est pas contenu dans ta vision de dieu, c'est qu'il est davantage question d'une idée de vertu que de la profonde et tendre omniscience de dieu.

Si le mal n'est pas contenu dans ta vision de dieu, c'est qu'il est davantage question du bruit incessant que produit l'exigence de vertu que de l'abnégation tranquille de ta foi qui, elle, se traduit par le silence de l'esprit.

Kafka ressentait: « Une fois que l'on a accueilli en

soi le mal, il n'exige plus que l'on croit en lui. »
Il en va de même du *bien*.

L'homme a tué Gandhi et Luther King, l'homme a tué Socrate et Jésus. Ce même homme a élu Hitler et tant d'autres hommes en friches.
L'homme tue toujours ses guides et élit toujours ses tortionnaires. Pour qu'il en soit autrement, délaissions les germes d'une telle corruption là où elle a sa source : en nous même.
L'homme éveillé croise la route d'un enfant torturé, à l'énergie immense, et qui s'adonne maladroitement à la peinture. Et l'homme éveillé sourit à son geste, et ce sourire invite l'enfant à offrir encore et encore à la toile vierge tout ce qu'il contient. Ainsi s'épanouit un enfant, ainsi meurt un dictateur.

Jésus fut jugé, l'homme se fait expert en révisions de jugement.
Bouddha quitta sa vaine méditation, l'homme se complait à en copier les postures.
Ces étranges interprétations espèrent-elle accéder à la même paix ? Toujours est-il qu'elles y prétendent.

Installons-nous parmi la foule alors qu'a lieu le jugement public opposant Barabbas le voleur et Jésus l'impie.
Pourquoi la foule scande-t-elle le nom de Barabbas ? Pourquoi le peuple autour souhaite que ce soit lui qui soit gracié ?
C'est que la foule que nous sommes ; tous autant que nous sommes, tous savons contenir en nous-même un voleur.

Chacun sait avoir convoité quelque-chose plus que de raison. Au point où certains ont commis un vol et que d'autres l'envisagent toujours. Chacun sait contenir en lui-même un voleur et en graciaint Barabbas, chacun se gracie un peu lui-même. Chacun se gracie d'un vol passé ou d'un vol à venir et s'offre ainsi du confort.

Parmi la foule, Peu scandent le nom de Jésus. Peu parmi la foule sait contenir en soi-même l'éveil, la pleine lucidité, l'amour inconditionnel. Tout comme Jésus.

La vue de ce Jésus est insupportable, quoi qu'il traverse, il semble n'avoir rien des simples travers humains et cela nous renvoie une piètre image de nous-même. Qu'on le crucifie ! Et que cet homme soit encore et encore crucifié pour des siècles et des siècles par nos imageries et nos temples.

Partout sur les murs du monde, les photographies de Jésus sont celle du seul instant où il n'avait plus rien à nous apprendre et où nous aurions eu tant à apprendre sur nous-même.

Ces croix partout dans le monde : c'est l'album souvenir créé par l'homme du seul instant commun qu'il vécut avec Jésus : L'instant où il l'assassine.

Ces couffins de paille sur lesquels il est représenté enfant sont un autre symbole étrange : Loin de son devenir d'homme et de ce que nous fîmes de lui, nous voilà reprenant un nouveau départ où il n'est ni l'homme complexe qui souleva notre commune folie, ni celui qui ; étouffé sous notre violence ; se meurt cloué sur un pieu.

Imagine aussi, si nous avions découpé Jésus en morceaux, il y aurait partout dans le monde des mausolées de marbre et de bronze représentant

les divers morceaux découpés de son corps.
Cela offre un certain recul sur l'absurdité de nos penchants.

Faute de se savoir potentiellement éveillé, l'homme, par son iconoclastie récurrente témoigne de la nature de son lien avec Jésus en le clouant encore et encore sur une croix. Chacun se fait héritier des assassins de Jésus. Qui est héritier de ses amis ? Celui qui le plaint ? Celui qui l'attend ? Parce que voyez-vous, j'ai parfois quelques difficultés à me fier à l'amitié qui m'est offerte quand je vois ou trône l'homme que mon hôte dit aimer par dessus tout : Mort sur le mur du salon. Permettez que je me retire...

Et par les prêches plaintifs ou pseudo-bibliques de ces hôtes ahuris, par les regards éteints des éternelles brebis égarées, ce n'est pas l'enseignement de Jésus qui survit et se propage, c'est l'orgueilleuse histoire de ceux qui le clouèrent et le cloue encore ! Histoire faite de plaintes, de jugements, de bêtises et de regrets éternels. Il paraîtrait même qu'il y a derrière tout cela une confortable idée de repentir.

Alors que, ce qui tue Jésus encore et encore aujourd'hui même, c'est que nous n'osions pas nous souvenir que nous sommes pareil à lui. C'est ce qu'il essayait de faire savoir avant que la folie populaire ne l'achève. « D'accord, je suis le fils de Dieu, mais nous le sommes tous ; d'accord, je suis le sauveur, mais vous aussi ! Tout ce que je fais, vous pouvez le faire ! »

Toute l'année de mes trente-trois ans, j'ai entendu « trente-trois ans, l'âge du Christ ! » Je répondais alors : « Non, ce n'est pas l'âge du Christ ! Le Christ a eu tout aussi bien huit ans, dix-neuf ans, vingt-six ans, trente et un ans ! Trente-trois ans : c'est l'âge auquel l'homme l'a assassiné, rien de plus. »

Jamais Jésus n'a souhaité être tué, encore moins que la scène du crime devienne sujet de culte. Il n'a fait que refusé de vivre en esclave de l'esprit, en son cœur comme en son corps.

Tout comme il ne s'est pas mis en marche de son vivant pour multiplier *les plans cultes* à son usage personnel.

Jamais Jésus n'aurait voulu voir répéter l'ombre de son enseignement de par le monde alors que d'autres éveillés ; tout comme lui en son temps ; se voient moqués, fustigés et parfois même tués eux aussi.

Jamais Jésus n'est mort puisque chacun peut ; tout comme lui ; cesser d'être guidé par un monde d'images mentales. Chacun peut cesser d'alimenter les milliards de conséquences malades qui résultent de ces images mentales. Et être guérisseur à hauteur de sa propre guérison. Jamais Jésus n'a demandé à être aimé, puis tué, puis aimé, puis prétexte à d'autres crimes ou d'autres formes de cultes.

Jésus avait ; comme nombres d'êtres attentifs ; une vocation à éveiller en son prochain sa propre attention. Paradoxalement, rien n'endort plus le monde que le souvenir qu'il se fait de Jésus.

Nous sommes semblables à cet homme éveillé si nous nous éveillons. Cessons de nous complaire dans la honte de l'avoir tué ou la bienséance d'honorer son souvenir. Que nous regardions nos mains comme celles d'un meurtrier ou comme celles d'un disciple, nous nous trompons. Nous sommes potentiellement pareil à lui ; éveillé. Le reste n'est qu'un cortège de vaines politesses tardives.

Nous ignorons encore ce que fut Jésus tant et tant qu'il échappe toujours à bon nombre que c'est ce que nous sommes tous potentiellement : Éveillé.

Gibiers de potentiellement !!

Jésus, ce n'est pas une image, ce n'est pas un souvenir, ce n'est pas un autre homme ailleurs et dans un autre temps. Ce n'est pas moi ou lui, tel courant ou tel astreinte, c'est toi !

Ici et maintenant, libéré de toutes images mentales, nous sommes pareil à lui. Nimbé de la même paix. Mais peut-être avons-nous mieux à faire ?

De l'œuvre, du réalisateur, de l'auditeur

Paraître, apparaître, disparaître ;
rien n'existe à par être.

En somme, je suis aussi injuste envers mon
prochain que la plupart des hommes.
Je veux encore que chacun se souvienne de son
intelligence originelle tout comme la plupart
préférerait encore que j'oublie la mienne.
La seule différence est peut-être dans le fait que,
d'ici, je ne traite pas avec plus de nonchalance
ma bêtise que celle de mon prochain...

L'œuvre aura été d'offrir tant bien que mal
tendresse et indulgence à l'égard d'un raté
volontaire.

En relisant ce que tu écris, tu t'aperçois avoir
simplement réécrit ce que tu as lu ; comme en
analysant ce que tu as vécu, tu t'aperçois que tu
as vécu ce qui fut analysé.

« J'ai appris plus grâce à toi que tu n'auras appris
grâce à moi. »

et/ou :

« Tu auras appris plus à mon contact que je
n'aurais appris au tien. »

Ces deux propositions flattent systématiquement qui les rencontre, preuve en est que c'est bien notre orgueil qui entre en communication avec d'autres orgueils. Quand, après un instant, cela est vu, ces propos font l'effet rigolo d'un caméra cachée.

Sur l'affiche d'un film catastrophe, on peut lire : « La terre n'y survivra pas mais nous, si. » Un scénario pour relater l'orgueil de survivre à notre destruction de la terre comme une sorte d'accomplissement. Qui, parmi les énormes équipes qui entourent la sortie d'un tel film aura choisi de démissionner pour aller vivre dans la montagne plus que de participer à cette stupidité ultime ?

Depuis qu'il m'est clair qu'il peut être plus aisé de se vouloir stupide que de se rendre à l'intelligence, j'ai cessé de mêler à *la charge* qu'est l'intelligence la culpabilité de ce que les idiots s'imaginent qu'elle puisse être pour moi un moyen de les tenir. Pourquoi les idiots craignent-ils d'être supplantés par l'intelligence ? Elle ne sait pourtant par aucuns moyens faire son nid chez eux. Et faudrait-il être idiot pour vouloir commander à d'autres idiots !?

J'écris des chansons et des aphorismes et les sentiments qu'ils comportent me deviennent ainsi aussi extérieurs qu'intérieurs. Sachant que je comporte ces sentiments, que la nature humaine les comporte, je me rend ainsi disponible à m'en départir au besoin.

Peu importe la situation que vous observez par la pensée, peu importe la nature de la question ou de la certitude qui occupe votre esprit. Ce qui est véritablement libérateur, c'est de voir ou est posé la caméra qui se penche sur une pensée. Vous verrez que vous êtes la caméra, même, le caméraman et de là, vous ferez ce qui vous semble juste.

Il y a trois écoutes à une œuvre. La première consiste à écouter, la seconde, à entendre. Et la troisième à constater que c'est l'auditeur qui en est l'auteur.

Une musique généreuse croit en la générosité de son auditeur. C'est pourquoi elle sait s'abstenir de marquer tel note ou tel cadence. Laissant ainsi l'auditeur l'intercaler lui-même dans son silence. Et ceci n'est pas un oubli mais une subtile marque de confiance.

Ce qui suit a déjà mille fois été dit. Cela ne demande plus qu'à être vu en soi-même.
Qui dit monde de la pensée dit monde du jugement.

Pour créer un hiatus dans l'inconscient, qui est ton état quasi permanent, observe la dernière pensée que tu viens d'avoir (ou qui t'a eu...) observe-là, simplement, sans lui ajouter un sens supplémentaire ou un vocabulaire différent. Car c'est là le jeu habituel de la pensée que de se reformuler elle-même sans cesse jusqu'à s'incarner dans la matière, il n'y a rien à en

attendre. Observe simplement cette pensée en la répétant consciemment comme s'il s'agissait d'une prière ou d'une précieuse litanie. Ne la transforme pas, n'en choisis pas une autre qui te semble plus concise ou plus noble. Observe toujours cette pensée, cette même pensée, quel qu'elle soit.

Tu ne devrais pas tarder à sourire. Cette pensée, véritablement vue dans l'état, ne peut que te faire rire.

Notre allégeance à l'esprit, c'est ce qui fait que la pensée va toujours chercher au-delà d'elle-même une pensée « mieux faite, plus aboutie ». Mais dans ce cas, observe simplement cette pensée « mieux faite et plus aboutie », elle ne devrait pas tarder à te faire sourire aussi. Et ce processus n'a pas de fin à ce niveau de conscience.

Cela dit, si tu peux sourire à cette pensée figée pour quelques secondes, c'est que, pour cet instant, l'observateur qui est en toi, que tu es ; cet observateur du penseur et de ses étranges pensées a remplacé aux commandes de ta vie le sempiternel penseur. Ce penseur qui juge sans cesse le monde, les choses, les hommes et jusqu'à juger la pensée qu'il adopte.

Vois comme l'observateur ne juge pas. Il sourit à la fébrilité du penseur et lui offre, par un sourire, sa tendresse immédiate ainsi que sa tendresse envers l'objet de sa pensée. Une tendresse qui, au passage, suggère délicatement au penseur de se retirer.

L'objet de la vie, c'est que cet observateur ; qui est une version de toi plus aboutie ; donne son congé au penseur d'instant en instant et que la tendresse ainsi découverte redevienne le standard de ta vie.

J'ai kidnappé l'humanité. En mon sein se
régénère ce qui fût, ce qui sera. L'essence que je
loge s'impose, que rayonne ce qui est. Je suis
Socrate, Hitler, Jésus, Pinochet. Je suis l'enfant
qui tombe et la main qui tendrement se propose.
Je suis la réponse et la question, la source ou
plonge les yeux pour remonter limpide.
C'est cela que nous sommes, en un seul homme
qui est toi.

Des instants présents

Il en va de même quand j'écris vingt lignes de mots ou plante vingt rangées de pommes de terre. L'IDEE passagère qu'un auteur ou un jardinier fasse autorité en moi à cet instant m'invite à tout cesser, quand ma vitalité, elle, simplement, m'inspire une ligne encore.

Je me suis assis. Une mouche s'est posée sur mon pied et je ne l'ai pas chassée, je l'ai laissé m'identifier à mon pied, puis en retour cette mouche m'a permis de m'identifier à mon corps, puis au sien.

Une femme est arrivée me parlant de vigne vierge et j'ai su, sans effort, être une mouche qui parle de vigne vierge.

Au cœur de la nature, j'ai entendu que la nature humaine est encore la nature.

La perception *Moi, Kevin* était alors si évasive que la perception *Moi, Fougère* n'en était pas moins véritable. En tant que Fougère fut perçu *ce qui* est d'une façon ; à Kevin ; inédite. À tout hasard je dis, même si c'est indicible :

La nature nous pardonne comme jamais elle ne nous en a voulu.

Les insectes rampants sont les gardiens des mondes, abandonne-leur l'idée de toi, de ton corps, de son intégrité et ils te feront passer les portes de leur réalité qui est la tienne.

Les insectes volants sont les gardiens des mondes, abandonne-leur l'idée de toi, de ton corps, de son intégrité et ils t'ouvriront à leur réalité qui est la tienne.

Assis sur un banc public, la conversation s'engage et bat son plein avec la vieille dame assise là elle aussi.

Après un beau temps d'échange , elle m'interroge :

« Vous ne seriez pas un ange ? »

amusé, je répond :

« Oui, j'en suis un, et vous aussi, simplement vous ne vous en souvenez pas encore ! »

Elle reçu mon propos avec autant de simplicité qu'il peut être donné.

Peu de temps après, alors que nous observions le même silence, je sors ma blague à tabac et me mets à rouler. Je peux sentir alors ; et tout de suite m'en amuser ; que sa confiance et sa tranquillité sont interrompues. Je tourne alors la tête vers elle est lui dit :

« Oh, je vois bien la pensée qui vous traverse, vous vous dites : Un ange qui fume, ça n'existe pas ! »

La dame confirme et, curieuse et espiègle, semble attendre mon point de vue sur la question.

Je la regarde plus amusé encore est lui annonce d'un air solennel :

« Madame, je crois que vous confondais la sainteté et la vertu ! »

Et nous voilà à rire toute notre joie, terriblement complices.

À débusquer nos travers pour leur donner des noms de clowns.

Après un long rire partagé, nous observons le

même silence.

Sur la rue devant nous, toujours les hommes s'affolent à s'affairer.

Dans les campagnes que l'on ressent d'ici, de nombreux hommes sont affolés alors s'affairent. Et parfois, deux amoureux du monde, amoureux du manège des hommes; partagent un banc public.

J'ai connu un chat qui n'envahissait pas votre espace vital sans consentement. Il consultait votre disposition pour aller et venir en conséquence.

Était-il exceptionnel ou sont-ce la plupart des chats qui ont dégénéré ? De plus, celui-ci était tendre et passionné comme le sont ceux qui n'ont pas oublié que l'attraction implique sa part de distraction pour perdurer.

Gare de Lyon, visiblement pour les indigènes, un jour comme un autre. À courir après une idée de soi ou une autre, à courir dans tout les cas.

Mon énergie descend, la panique est partout, ignorante d'elle-même, sûrement passais-je moi-même pour un original, pour un fou, pour un être perdu.

Il n'y a rien ici, rien que la pensée accrochée aux esprits., violemment projetée vers l'avenir comme une bombe. La pensée compulsive et les gestes qui en découlent comme étant le fleuron de la vitalité.

Dans le train, déjà, les discussions s'échauffaient et, sur la fin du parcours, « les enfants sont impatients de sortir de classe » et ne respectent plus rien. L'homme crie en italien, l'autre au téléphone passe du rire dur aux injures, les jeux

vidéos et les téléphones font bip bip, un autre est clairement insulté que sa conversation professionnel puisse être moins nécessaire à certains que ne l'est la paix. Des complicités visuelles s'échangent parmi les défenseurs de la morale. Et ces complicités, bien sur, sont encore faites de jugement et de dédain, derniers bastions de complicité forgeant La dite Morale. Le train-train pour tant d'instant d'homme. La Morale : Ce masque posée sur le visage d'esprits subtilement malades pour se rendre inaperçus ! Pourquoi celui-là se rendrait-t-il compte qu'il est malade : son interlocuteur l'est de la même façon que lui. Et c'est comme cela ; par ce circuit fermé ; que l'inconscience reste populaire et épanouie.

Vite sortir, trouver des arbres, peut-être même la proximité d'un être humain en proie au silence.

À l'extérieur, je demande les arbres à une indigène, elle ne voit pas de quoi je parle. Une autre me suggère *celui-ci*, seul, encerclé de fer, de béton, de route, de voiture et de folles activités humaines inhumaines.

« non, madame, pas un seul arbre, pas cet arbre déjà en péril, plein d'arbres! »

« un parc, vous cherchez un parc ? »

« oui, c'est cela! »

j'abrège la douleur en acceptant que les arbres que je vais pouvoir rejoindre sont un parc.

Je traverse le canal, je tangue sur une ligne droite, plus ou moins éjecté par l'épaisseur de la tension que je sens bruler en chacun. Sentant que ces humains là ne voient folie qu'en ce paysan mal fagoté qui abime leur paysage. Une dernière personne m'indique la direction du vivant ; le jardin des plantes ; « vous verrez, c'est très intéressant ». mon énergie baissant encore, au bord des larmes : L'humain le moins occupé à

sa course alentour ne comprend l'arbre que comme un élément *intéressant*... à son esprit et prétendument au mien.

Je sais pourtant que l'humanité n'en est que là d'elle même mais cela reste lourd.

Assis au cœur du « parc », je respire enfin et me décide à prendre note, pour expirer. Pourquoi pas !?

Dans l'adolescence, je me suis rendu chez mon voisin le curé pour accorder son piano. Ma tâche remplie, nous partageons un verre et, non sans malice, je lui demande :

– « En quoi consiste la foi chrétienne ? »

– « Nous attendons le retour de Jésus ! »

– « Il suffit au chrétien d'attendre le retour de Jésus !? Mais, à supposer qu'il soit déjà là, à supposer que je sois Jésus, comment pourriez-vous me reconnaître en étant occupé qu'à prier mon retour ? La meilleur façon de pouvoir reconnaître Jésus n'est-t-elle pas de reconnaître en soi tout ce qui est semblable à lui ? »

Sur cela, le curé m'a resservi un peu de bière.

– « Si je suis Jésus et que ceux qui attendent mon retour se gavent de bière et de médicaments, je peux bien être de retour, vous allez encore me tuer, n'est-ce pas !? »

Au quotidien, un proche ou un autre me dit parfois que je ne suggère plus rien d'autre que d'être témoin de la pensée qui nous traverse.

Je vois moi aussi la récurrence de cette suggestion de ma part.

Je vois aussi que je ne fais pas cette suggestion à celui qui, ici et maintenant, est

témoin de la pensée qui le traverse.
Quand j'argumente de la sorte auprès de qui
soulève la récurrence de ma suggestion,
celui-ci ajoute souvent : « Mais toi, est-ce
que tu le fais, être témoin de ce qui te
traverse !? »

« Bien-sur ! » Dis-je. « Et quand une pensée
faite de tourments sait encore s'emparer de
mon temps, rien ne m'attire davantage que
la compagnie des êtres qui ne sont pas eux-
mêmes objet de la pensée.

« En cet instant, je suis témoin du
personnage que je contiens et qui
s'agacerait volontiers d'une telle résistance
en soi comme en son prochain. Ce qui fait
que je ne suis pas embarqué dans le
tourbillon que propose l'agacement. Je vois
juste ce que ce personnage propose.»

« Dans ce nouvel instant-ci, je suis témoin de
celui qui s'enorgueillirait d'avoir accès à de si
claires réparties. »

« Dans ce nouvel instant-ci, je suis témoin de
celui qui a *mal à l'autre pour qui les choses
sont vécues avec plus de résistance.* »

« Dans ce nouvel instant-ci, je suis témoin de
celui qui associe *l'autre* à des résistances et
de ce fait alimente le lien entre *l'autre* et les
résistances...»

« Dans ce nouvel instant-ci, le silence est
total si ce n'est qu'il existe encore un
personnage qui observe ce silence. »

« Dans ce nouvel instant-ci la réalité
supplante tout au point où toutes notions
sont absorbées par leur mère-réalité. »

« Dans ce nouvel instant-ci, tenter de dire
est ridicule. »

Des commandements

Dix commandements au présent indicatif :

Tu es indulgent.

Tu es humble.

Tu es simple.

Tu n'es pas juge de la mesure de ton indulgence,
de ton humilité, de ta simplicité.

Tu oses voir tout ce qui traverse ce que tu es.

Tu oses découvrir que tu n'es pas Tu.

Présent est Tu.

Tu es présent.

Tu es Tout.

ToutTu est présent

ToutTu est innommable et innommable est

ToutTu.

Tu ne te fies pas à un ensemble de mots, surtout
si ceux-ci se veulent être un *résumé* de *ce qui est*.

Tu ne tiens pas une comptabilité précise des
commandements.

